

PASSION ROCK

www.passionrock.fr

ELEINE
Métal
symphonique
suédois au Z7

Section rock
sudiste, blues,
folk rock

N°159
Mai/juin 2020
GRATUIT - FREE



TATTOO VALENTIN

MULHOUSE



03.89.565.365

F : VALENTIN TATTOOVALENTIN

Insta : tattoovalentin164

Normalement, le numéro de mai/juin est généralement rempli d'affiches pour les festivals d'été, avec à chaque fois des choix cornéliens pas toujours faciles à faire par les fans, car il y a souvent superpositions de dates. Pour cette année, la décision sera plus rapide, car le Covid 19 étant passé par là, il n'y aura pas de concerts et de festivals jusqu'à fin août. Cette évidemment, un crève cœur pour les adeptes de musique, mais même si cela est difficile, il faut prendre notre mal en patience. Par contre, cela impacte de manière plus directe, les promoteurs, organisateurs de concerts, de festivals (Z7, Hellfest, Bang Your Head, Sweden Rock, Association Aching, Rock Your Brain, Foire aux Vins de Colmar, Gerardmer Motordays, ...) en passant par les services logistiques, de sécurité et évidemment les groupes et j'ai une pensée toute particulière pour l'ensemble de cette filière (y compris les magasins de disques et de musique) qui aura besoin de tout notre soutien lorsque cette crise sera passée. Durant cette période si particulière, nous avons néanmoins continué à écouter des albums afin de vous les faire découvrir à travers ce magazine et même si au début il était difficile d'être motivé (surtout qu'il a fallu continuer à aller travailler pour certains), la passion a vite repris le dessus et nous sommes très fiers de pouvoir partager celle-ci dans les pages qui suivent. Très bonne lecture et prenez soin de vous. (Yves Jud)



AGNOSTIC FRONT – GET LOUD!

(2019 – durée : 30'16" – 14 morceaux)

Depuis plus de trois décennies (37 années exactement), Agnostic Front défend corps et âme le hardcore, dont il a d'ailleurs été l'un des instigateurs, et cela ne faiblit pas, puisque le nouveau né, intitulé "Get Loud!" (tout est dit dans le titre) est à nouveau un pavé court et compact de riffs, de rythmiques et de chant énérvé. Le temps des concessions n'est pas arrivé pour le quintet new yorkais qui s'appuie toujours sur des riffs rapides ("Conquer And Divide"), punk ("Isolate"), massifs pour tout dévaster mais avec un groove néanmoins bien présent ("Get Loud!") et une pincée de thrash ("Dead Silence"). Les piliers que sont Roger Miret (chant) et Vinnie Stigma (guitares), présents depuis les débuts, sont les gardiens du temple et l'on ne peut

que saluer leur passion et leur fidélité à ce style qui n'a jamais été mainstream mais qui a pour caractéristique d'être authentique. (Yves Jud)



ALLEN/OLZON – WORLDS APPART

(2020 – durée : 56'05" – 11 morceaux)

Après l'association de Russel Allen avec Jorn Lande, voici le chanteur de Symphony X s'associer avec la chanteuse Anette Olzon. Cette dernière est également très active, car elle est également impliquée dans The Dark Element, dont le deuxième opus a d'ailleurs été chroniqué dans le Passion Rock n°157. La réunion de ces deux vocalistes a donné naissance à un album puissant de métal mélodique parfois symphonique ("Never Die", "I'll Never Leave You") et qui peut se targuer d'avoir plusieurs points forts : deux chanteurs d'exception, des compositions réussies et un guitariste exceptionnel ("What If I Live") en la personne de Magnus Karlsson qui impressionne par son sens de la mélodie le tout couplé à une dextérité impressionnante.

L'alternance (chaque vocaliste chante seul trois morceaux) ou le mélange de deux voix (Annette avec sa voix très mélodique et Russel avec son timbre plus puissant) fonctionne parfaitement et l'équilibre entre les deux est bien respectée, même si les morceaux les plus heavy ("Lost Soul") sont souvent interprétés par Russel Allen, alors que les compositions plus FM sont chantées par Annette Olzon ("One More Chance"). Un album qui est une sorte de rencontre entre "l'eau et le feu" mais qui fonctionne parfaitement. (Yves Jud)



ARCHON ANGEL – FALLEN

(2020 – durée : 49'56" – 10 morceaux)

Archon Angel est un nouveau groupe qui sort chez Frontiers et qui est composé de musiciens chevronnés, tels que le bassiste Yves Campion (Nightmare), le guitariste Aldo Lonobile (Secret Sphere), mais surtout Zak Stevens (Savatage, Circle II Circle, Trans Siberian Orchestra) qui a tenu le micro pendant de longues années au sein de Savatage. C'est d'ailleurs l'influence majeure qui ressort sur "Fallen" et les fans retrouveront bien des points communs entre les deux formations : des compositions épiques avec un piano mis en avant par moment ("Fallen") et un travail sur les voix qui se chevauchent ("Under The Spell", "Return Of the Storm"), le tout soutenu par des passages symphoniques ("The Serpent", le titre heavy "Twilight") mais également progressifs et une émotion palpable (la ballade acoustique symphonique "Brought To The Edge"). Aucune faille n'est à déceler dans ce concept album basé en partie sur les religions et qui comprend également de superbes passages de guitares, l'ensemble faisant revivre avec éclat une partie de l'univers de Savatage, qui pour l'instant n'est plus en activité, Jon Oliva (la tête pensante du groupe) ainsi qu'une partie des musiciens du groupe américain étant impliqués dans Trans Siberian Orchestra. (Yves Jud)



ARKADO – NEVER SAY NEVER

(2020 – durée : 46'10" - 10 morceaux)

Arkado sort enfin son premier album, même si le groupe existe depuis 1983 (sous le nom de BB2- Better Be Together). Après un concert sold out dans son fief en 2018, le groupe décide d'enregistrer "Never Say Never" le bien nommé. Le nom du groupe n'est plus ni moins que l'anagramme de leur ville d'origine Odakra. Le groupe propose un AOR assez académique avec néanmoins et cela est étonnant un son de clavier typé eighties. À mon goût les Suédois s'en sortent mieux sur les morceaux plus pêchus comme "Don't Rape The Nature", "If We Are To Last" et surtout "Eagle" qui malgré son refrain popisant est agréable. Malgré tout je trouve que les claviers parasitent un peu les morceaux. Le reste, ce sont des morceaux très AOR qui s'écoulent mais s'en créent d'émotions. BB2 avait écrit l'hymne de l'équipe de Foot d'Odakra IF en 1983, hymne toujours joué actuellement, comme son club favori, Arkado va devoir bosser dur et peaufiner son jeu pour monter en Division 1. (Patrice Adamczak)



AXEL RUDI PELL – SIGN OF TIMES

(2020 – durée : 54'48" - 10 morceaux)

Les superlatifs ne manquent pas quand il s'agit d'évoquer la carrière et la discographie d'Axel Rudi Pell, guitariste allemand émérite. Rarement un artiste de hard rock a fait à ce point l'unanimité. Mais le gaillard sait rester très humble et c'est sans doute le secret de sa longévité. A des fans moscovites qui lui disaient l'an passé qu'il était une légende vivante, il a simplement répondu : "I'm just a guitarist". Toujours est-il que son 18^{ème} album studio, intitulé *Sign of the Times*, est dans la lignée des grands albums du maître et du niveau de *The Masquerade Ball*, *Mystica* ou *Game of Sins*. En plus, il sait s'entourer, le bougre, car en plus de Johnny Gioeli au chant, qui passe pour être avec Ronnie Romero (Core Leoni, Rainbow), l'un des meilleurs vocalistes de la scène hard rock, il a Bobby Rondinelli derrière les fûts qui a joué notamment avec Blue Öyster Cult, Rainbow ou Black Sabbath. Excusez du peu. Ferdy Doernberg étant loin d'être un manchot aux

claviers et Volker Krawczak faisant plus que le job à la basse, on a un quintet de rêve aux manettes. Qu'en est-il des compositions, car au bout de 18 albums, il est toujours à craindre que la créativité s'étiolle un peu. Là également, il convient d'être rassuré car Axel n'a pas été trahi par sa muse et révèle un talent d'écriture toujours intact. Tout cela nous donne un album absolument monumental, dans un style inimitable, avec des titres très variés, passant de brûlots de heavy très percutants ("Gunfire", "Bad Reputation", "End of the Line", "Waiting for your call"....) à des morceaux dont Axel a le secret avec un démarrage assez calme assorti de nappes de claviers et des chœurs masculins aériens et une longue montée en puissance très progressive où Johnny est magistral au chant pour finir par un solo de gratte du maestro à mettre le système pileux à la verticale ("Sign of the Times", "Into the Fire", "As blind as a Fool can be"....). Du grand art. A cet égard, le titre éponyme de l'album est du niveau des morceaux cultes d'Axel que sont "The Line", "The Masquerade Ball" ou "Oceans of Time. Le style est, certes, toujours le même, mais le plaisir identique à celui de la première écoute. C'est ça la marque des très grands et comme on ne reprochera pas à Beethoven d'avoir fait 9 symphonies, on n'en voudra pas à Axel Rudi Pell de sortir des albums de génie comme les gosses enfilent des perles. Une nouveauté, cependant : une intro avec un rythme reggae avec "Living in a Dream" avant un retour au naturel et un final exceptionnel pour ce qui est l'une des pépites de cette galette. Mais il est bien difficile de trouver un morceau meilleur que l'autre tant l'ensemble est d'un très haut niveau. Noch ein kolossal Album. Danke schön Axel. A déguster sans modération, avant un passage attendu au Z7 le 30 octobre prochain. (Jacques Lalande)



BLACK CROSS MERCHANTS – ANGELS AND DEMONS
(2020 – durée : 36'20" - 6 morceaux)

Black Cross Merchants est un quartet américain pratiquement inconnu et qui mériterait pourtant une plus grande notoriété tant la musique qu'il propose a de quoi séduire. Le premier opus du groupe est une pure merveille. Malheureusement, celui-ci étant autoproduit, il y a peu de chance pour qu'il ait une diffusion suffisante. C'est un mélange savamment construit de heavy et de prog avec un son résolument moderne, une voix absolument magnifique et un guitariste qui sait où poser les doigts. Les refrains sont très accrocheurs et on se surprend à les fredonner longtemps après l'écoute. La longueur et la structure des morceaux permettent de visiter des ambiances variées sans que ces différentes atmosphères soient juxtaposées à la façon d'un catalogue.

Les enchaînements sont au contraire très fluides et on se laisse facilement transporter au fil des compositions. Si la voix de Jack "Jaxxon" Schwarz est superbe, la partie de guitare de Paul John Kramer ne l'est pas moins, que ce soit au travers de riffs soutenus ou de soli de grande facture qui sonnent beaucoup plus heavy que prog. La rythmique fait penser à des formations comme Von Herzen Brothers avec des incursions parfois dans le free-jazz débridé de groupes tels que Emerson Lake and Palmer, comme dans "Devil's Domain" où l'on passe sans heurt d'une guitare acoustique hispanisante à des riffs de heavy classique se rapprochant de *Physical Graffiti* (Led Zeppelin - 1975) pour poursuivre avec des riffs jazzy désordonnés et puissants sur un chant très clair et harmonieux, avant un final très prog digne de Spock's Beard. On le voit, il y a de la belle matière dans les compositions et les soli de guitare rehaussent encore l'ensemble comme dans "Higher Place", "I close my Eyes" et surtout "Find me an Answer" avec une magnifique montée en puissance assortie d'une très belle mélodie, d'un chant monumental et d'une véritable démonstration à la six cordes. Dans "Fear", on retrouve une belle alchimie entre le prog, le heavy avec une basse qui claque bien (Richard Milligan) et quelques envolées jazzy bien soutenues par un travail remarquable de la batterie (Pat DeLeon). "Heaven's Light" termine la tracklist dans un style plus conventionnel teinté de prog et d'AOR entre Foreigner et Pendragon. On sent que les quatre gars de Black Cross Merchants ont mis leur âme et leurs tripes dans les compositions et le résultat est d'une rare sincérité. Cette galette fait vraiment du bien et elle devrait être remboursée par la Sécu tant elle permet de lutter efficacement contre la morosité ambiante. Pourvu que cet album ne sombre pas dans l'oubli. Cela ne tient qu'à vous, lecteurs de Passion Rock ! (Jacques Lalande)



BLACK SWAN – SHAKE THE WORLD

(2020 – durée : 57'01" – 11 morceaux)

Encore un projet à mettre au crédit de Frontiers et comme d'autres associations de musiciens nés grâce au label italien, cela aboutit souvent à de belles choses. Mais avant de rentrer dans le vif du sujet regardons de qui est composé Black Swan : le chanteur Robin McAuley (MSG, Grand Prix), le guitariste Reb Beach (Winger, Whitesnake), le bassiste Jeff Pilson (Foreigner, Dokken) et le batteur Matt Starr (Mr.Big) et que dire, sinon que ce quatuor fait des étincelles. Dès le premier titre, qui donne d'ailleurs son nom à l'opus, l'on comprend que l'on n'est pas là pour rigoler, car cela dénote pas mal avec un hard rock mélodique incisif qui secoue (shake en anglais) pas mal. Les compositions sont variées et les soli de guitares superbes tout

au long de l'opus ("Big Disaster", "Make It There") et cela fuse de partout ("Johnny Came Marching"). Les titres possèdent un groove à travers une basse qui pulse ("Immoral Souls") et lorsque le tempo se ralentit, c'est le temps d'une power ballade imparable ("Make It there") avant de repartir de plus belle à travers le heavy rock "She' On To Us" et le rapide "The Rock That Rolled Away". Vraiment tous les titres sont accrocheurs et même lorsque Black Swan s'aventure sur des titres plus alambiqués, comme sur "Divided/United", un titre à la construction par étages, cela fonctionne parfaitement. Un des meilleurs projets du label et qui met également en lumière Robin McAuley qui brille de mille feux sur cet opus. Puisse ce projet prendre vie en live ! (Yves Jud)



BLENDED BREW - SHOVE IT DOWN

(2020 – durée : 40'47" - 10 morceaux)

Un groupe de hard-rock avec une basse qui ronronne comme un vieux matou, une batterie qui plante des clous, un chanteur à la voix délicieusement éraillée qui ne s'économise pas, un orgue hammond omniprésent et une guitare qui scande l'affaire avec brio, ça ne vous dit rien ? Allez, réfléchissez un peu.... L'enfant dans le temps, de la fumée sur le lac.... Mais oui, Deep Purple, bien sûr. Sauf que là, c'est d'un combo de Copenhague qu'il s'agit, en l'occurrence Blended Brew et les petits jeunes viennent de sortir une galette monstrueuse qui reprend de façon maîtrisée les codes des aînés pour une œuvre particulièrement réussie. En plus de Deep Purple, on retrouve également des influences de Rival Sons ou Black Stone Cherry et parfois des riffs Angussiens.

Cet album est un régal de bout en bout et si on doit mettre en exergue un aspect de la musique des Danois, c'est l'orgue de Lord Sebastian Groset qui s'impose. Le "Lord" devant son nom marque toute l'admiration que le musicien porte à feu Jon Lord, l'organiste de Deep Purple. La plupart des soli sont assurés par Sebastian, ce qui donne une vraie personnalité aux compositions. Par ailleurs, les intros à l'orgue hammond sont fabuleuses, souvent suivies par de belles lignes de basse et de riffs accrocheurs ("Woman I need You", "Give me your Love"). D'autres titres proposent des intros à la slide et des riffs très lourds donnant un petit côté southern hard-blues, avec toujours un orgue bien présent ("Electrified Loser", "Run and Hide"). Mais la plupart des morceaux sont quand même peints en violet foncé, tels que "Stay in the Shadow" ou "If the Streets" qui pourraient figurer dans le *Deep Purple In Rock* aux côtés de "Into the Fire" ou "Child in Time". La ballade "Don't say no" avec une prestation vocale magistrale et un accompagnement au piano et au violon donne une touche finale romantique à cet album. Mes préférences vont à "Ancient Allien" qui ouvre les débats avec un son de guitare saturé à la Tyler Bryant, une basse qui envoie de l'épais pour un groove d'enfer, un chanteur qui annonce la couleur et l'orgue qui met la barre très haut, ainsi qu'à "Shove it Down" et sa rythmique plantée au marteau piqueur et son refrain imparable. Mais absolument tout est bon dans cet album qui a été, en plus, enregistré en direct ce qui donne, par conséquent, un son très proche du live. Un vrai régal, je vous dis..... (Jacques Lalande)



BUFFALO SUMMER – DESOLATION BLUE

(2020 – durée : 46'42" - 12 morceaux)

Quatre ans après l'excellent "Second sun" sorti en 2016, qui avait permis aux amateurs de classic rock, passés comme moi, à côté du premier album, de découvrir Buffalo Summer, les Gallois sont de retour avec leur troisième album et autant le dire d'entrée, ce "Desolation blue" avec ses douze nouvelles compositions, est le genre de disque à soulever un nuage de poussière dès la première écoute. "The power & the greed" avec ses petits accents à la The Cult, ouvre en effet, le disque, de belle manière et sur un mid-tempo zeppelinien avant de laisser la place à un "Hit the ground running" tout aussi irrésistible avec ses parties de slide et une rythmique endiablée qui fait taper du pied. La bande emmenée par le chanteur Andrew Hunt sait

envoyer du lourd et poursuit avec ce "If walls could speak" et des petits airs de "rock'n'roll" du dirigeable. Le rythme ralentit un peu avec l'excellent "The mirror" et son étonnant refrain presque FM avant l'entêtant "When you walk away" où plane une nouvelle fois l'ombre du groupe de Ian Astbury (The Cult). L'intro de guitare acoustique de "Last to know" est magnifique et laisse place à un développement et une progression plus électriques, pour ce qui est l'un des meilleurs moments du disque. Le blues s'invite avec "Dark Valentine" et les compatriotes de The Alarm, jettent une nouvelle allumette dans la poudrière avec des titres plus hard rock comme "Deep water" ou "Untouchable". Quant à "Pilot light", il clôt le disque avec des sonorités plus psychédéliques et 70'. (Jean-Alain Haan)



CAPTAIN BLACK BEARD – SONIC FORCES

(2020 - durée : 43'05" – 10 morceaux)

5^{ème} opus pour les Suédois de Captain Black Beard, en 10 ans, qui démarrent une nouvelle ère avec comme vocaliste Martin Holsner. Il est bien dur de se faire une place au soleil dans ce domaine en Suède qui regorge de groupes experts en AOR et en hard rock mélodique, et ce "Sonic Forces" y parviendra t'il ?. En fait Captain Black Beard évolue sans cesse entre les deux styles, d'un côté "Emptiness" démarrant comme une ballade, son mid tempo pop, ses breaks, ses nappes de synthé, les deux faces de la voix de Martin et son solo de saxo à la Men At Work , et de l'autre "Gotham City" avec des guitares plus acérées, une voix plus agressive, un refrain entêtant et mémorisable en 2 secondes et son solo de guitare. La fusion des

deux styles étant sublimée sur "Young Hearts", titre taillé pour la scène qui fait inmanquablement penser à Brother Firetribe. Si on en est aux références, "Time to Deliver" lorgne sacrément du côté d'Erik Mårtensson et d'Eclipse. Pendant que "Disco Volante" et "Sonic Forces" sont de l'AOR pur jus standard, "Headlights", "Lights & Shadows" sont des hymnes à sublimer en live. Le Capitaine Barbe Bleue est en chemin pour bousculer l'ordre établi, mais il lui reste encore un peu de route à faire. (Patrice Adamczak)



CHEMICAL SWEET KID – FEAR NEVER DIES

(2019 – durée : 56'13" – 16 morceaux)

Ce trio originaire de Metz s'inscrit avec brio dans une veine industrielle et il est clair, que ce cinquième opus est une vraie réussite dans le genre. Avec des influences qui vont de Rob Zombie ("Lost Paradise", un titre renforcé par les riffs de Marcus Engel du trio Rabia Sorda) à Combichrist en passant par Rammstein, Marilyn Manson ("Sick Of You All"), Ministry ou Depeche Mode, le groupe démontre qu'il englobe le style dans sa diversité pour le restituer à sa façon. C'est

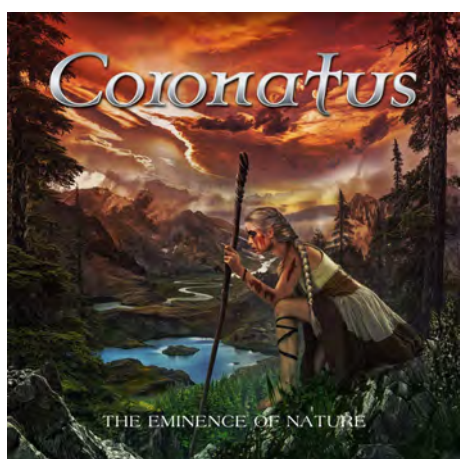
hyper carré et il est certain, que Chemical Sweet Kid peut se targuer de proposer un métal assez varié pour ne pas lasser et surtout susciter l'intérêt des fans du genre, car entre rythmiques lancinantes, groovy, sombres, il y a de quoi s'éclater. Avec Punish Yourself, Porn qui vient juste de clore avec brio sa trilogie (chroniqué dans le dernier numéro), l'on peut dire que la scène hexagonale possède, sans contestation possible, une scène indus des plus attractives. (Yves Jud)



CRUSADE OF BARDS – TALES OF BARDS & BEASTS

(2019 – durée : 31'28" - 10 morceaux)

Crusade of Bards est une formation madrilène qui a vu le jour en 2015 et qui sort sa première galette intitulée *Tales of Bards & Beasts*. C'est du bon power symphonique avec voix féminine (Eleanor Tenebre) qui se situe dans le sillage de la myriade de groupes qui creusent inlassablement ce sillon à l'instar de Xandria, Vision of Atlantis, Leaves Eyes, Perpetual Legacy ou encore Edenbridge. L'originalité des Espagnols, et ce qui va leur permettre de sortir momentanément du lot, c'est de donner une thématique à leur univers musical, à savoir celui des pirates et des flibustiers. Tous les morceaux portent cette empreinte, ce qui donne de la cohérence à l'ensemble. Une autre particularité du combo est l'utilisation d'instruments traditionnels, ce qui donne une touche un peu folk-métal à certaines compositions ("An Ocean between Us", "Pirates of the Night"). Le chant féminin est d'une pureté cristalline et tranche avec le grunt de Low Ed Silver donnant un vrai relief à des titres comme "The Rise of the Kraken" où la voix d'Eleanor n'est pas sans rappeler celle de Dona Summer dans "I feel Love". Dans "And so the Bard sang", une superbe ballade acoustique très folk évoquant le grand large, c'est Paolo Andreotti (claviers/chant) qui, avec une voix limpide, fait le duo avec Eleanor. Les claviers sont également très présents et donnent parfois une atmosphère un peu mystique à certaines intros ("Four Fours"). La section rythmique distille un power de tous les diables, mais avec un double pédalage qui ne s'impose pas toujours et qui a tendance parfois à écraser le reste. Alors que "Gunpowder" et "Of Bards and Beasts" risquent d'impacter sensiblement vos cervicales, on a le délicieux "An Ocean between us" (Part I and II) qui propose des ambiances très variées passant d'un folk-métal énergique dans la première partie à une superbe ballade dans la seconde. Le morceau phare de cette galette est sans conteste "The Golden Vessel" avec une mélodie imparable et un chant en latin et en anglais magnifiquement interprété par Eleanor et Lady Ani (vocaliste de Last Days of Eden-métal symphonique, Espagne). Une bonne entrée en matière pour les pirates de Crusade of Bards dont l'embarcation n'a rien du frêle esquif et aborde avec élégance des rivages très variés. Bon vent flibustiers... (Jacques Lalande)



CORONATUS – THE EMINENCE OF NATURE

(2019 – durée : 39'11" - 9 morceaux)

Quand on évoque les grandes figures du métal symphonique avec voix féminines, ce n'est pas forcément à Coronatus que l'on pense immédiatement, mais plutôt à Nightwish, Within Temptation, Epica ou Therion, pour ne citer que ceux-là. Et pourtant, le 9^{ème} album studio du groupe de Stuttgart mérite une attention particulière car il ne manque pas d'atouts dans un créneau où la concurrence est féroce. Après la sortie du magnifique *Lux Noctis* en 2007, le combo avait un peu navigué à vue et les albums suivants n'avaient pas le même éclat (je pense notamment au piètre *Porta Obscura*-2008 qui n'était qu'une pâle copie du précédent). Les changements fréquents de line up jusqu'en 2014 avaient clairement relégué le combo en deuxième division du métal symphonique. Depuis, une certaine stabilité et un regain de créativité ont rehaussé la cote de Coronatus, et ce n'est que justice. Dans *The Eminence of Nature*, il est d'abord à noter la cohérence dans les thèmes abordés, qui évoquent tous la protection de la planète, la défense de la nature et, bien sûr, l'urgence

climatique. A cet égard, on peut parler de concept-album, ce qui induit plus de réflexion et de profondeur dans le travail d'écriture. Leur musique met toujours en avant la partie vocale (chantée entièrement en anglais, enfin...) puisque, à l'instar de Therion, on a deux chanteuses (Mareike Makosh et la soprano Katharina Mann) et un chanteur (Teddy Möhrke-baryton). Cela donne plus de nuances et d'amplitude aux compositions par rapport à des albums comme *Recreation Carminis* (2013) où l'on avait trois chanteuses. La partie instrumentale n'est pas en reste et l'apport de la flûte et surtout du violon (Kristina Jülich) associée à une rythmique puissante donne une touche folklorique à un ensemble qui reste globalement estampillé métal. Après un premier titre très prometteur de métal symphonique avec un refrain imparable sur lequel les deux chanteuses et leur homologue masculin se livrent à de plaisantes escarmouches, on a "Midsommar", un magnifique morceau 100 % folk-métal. Mais le corpus de l'album est fait de deux influences très nettes et parfaitement assimilées : d'abord des compositions qui ont des réminiscences de Nighwish, tels que "SOP" et surtout "The Wilderness of the North" avec de magnifiques orchestrations et un chant épique, et ensuite des titres qui rappellent clairement Therion (mais peut-il en être autrement compte tenu du line up du groupe ?), notamment dans le génial "Set Sail to North" qui associe avec brio la mélodie folk et une rythmique puissante à la Tyr, sur lesquelles rayonne un chant splendide, et également sur "9000 years ago" où la guitare de Jörn Langenfeld rivalise de talent avec les vocalistes. Alors que d'autres formations marquent un peu le pas et vivent sur leurs acquis, Coronatus confirme sa remontée progressive en première division amorcée depuis *Raben im Hertz* (2015). A noter un deuxième cd, avec les versions instrumentales du premier, qui n'apporte rien de plus, sauf pour les amateurs de karaoké-soprano. Le meilleur album du groupe depuis longtemps. (Jacques Lalande)



DEMONHEAD – BLACK DEVIL LIES
(2020 – durée : 53'27" – 13 morceaux)

Venant d'Australie, Demonhead se révèle être un quatuor qui pratique un heavy métal couplé à du thrash bien ficelé qui plaira aux adeptes des deux styles. Pour son deuxième opus qui comprend trois bonus tracks (dont un titre live) et qui fait suite à "Bring On The Doom" en 2015, la formation ne peut cacher son influence principale qui est Metallica ("Black Devil Lies", "Zombocalypse"), sans que cela puisse être assimilé à du plagiat, car cela s'intègre parfaitement à ce métal costaud qui possède également d'autres racines, telles qu'Annihilator ("Against The Grain"), Pantera ou Iron Maiden ("Double Cross The Dead"). Les passes d'armes entre les deux guitaristes sont bien exécutées et rehaussées de quelques passages de twin guitares. Les

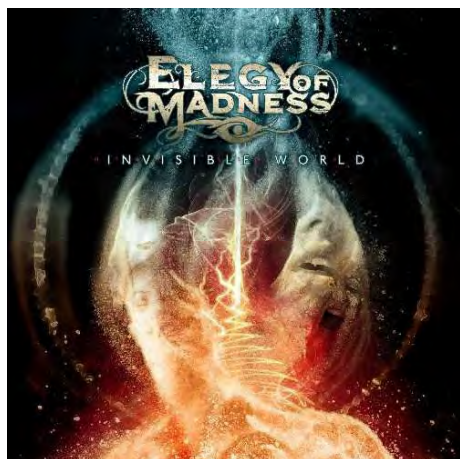
morceaux alternent les rythmiques avec un peu de stoner sur "The Ritual", mais également des passages plus vifs et épiques ("Eyes Of The Insane"). Un album venu des antipodes qui se démarque des autres productions venant du pays des kangourous par son contenu musical que l'on retrouve plus fréquemment en Europe et aux Usa. (Yves Jud)



DEVICIOUS – PHASE THREE
(2020 – durée : 53'01" – 12 morceaux)

L'album "Reflections" sorti l'année dernier par le groupe DeVicious avait été l'une des bonnes surprises dans le créneau hard mélodique, mais alors que l'opus venait tout juste de sortir, son chanteur quittait les rangs de la formation de Karlsruhe. Au lieu de baisser les bras, le reste du groupe est parti très rapidement à la recherche de son remplaçant, qu'ils ont trouvé en la personne de l'italien Antonio Calanna. C'est d'ailleurs avec lui que DeVicious s'est produit sur les planches du Heat festival en décembre dernier, l'occasion pour le public de découvrir ce chanteur survitaminé dont l'énergie compensait quelques approximations vocales. Un peu de temps est passé et autant battre le

fer tant qu'il est chaud, puisque le troisième album vient tout juste de sortir. Quelle productivité pour DeVicious qui en trois années a sorti trois albums et à nouveau, le fan de hard mélodique prendra plaisir à découvrir les nouveaux titres marqués par une qualité constante. En effet, le travail de composition est à nouveau remarquable et même si le timbre d'Antonio Calanna est plus hard et un brin éraillé, il s'est parfaitement adapté au style du groupe. Il faut dire que des titres de la trempe "Firefly" ou "Rising From A Thunder" sont des hits en puissance. Ils sont énergiques et très mélodiques à l'instar du titre "Mysterious" qui possède un petit côté à la Kissin Dynamite, alors que les soli de guitares sont remarquables ("Walk Through Fire"). Un album entraînant dont le seul moment de répit se trouve en fin d'album à travers le bonus track ("Bad Times") qui est une ballade symphonique piano/voix très réussie où Antonio se fend d'une belle prestation vocale tout en retenue. Décidément, les années se suivent pour DeVicious qui réussit à nouveau, à proposer l'un des meilleurs albums dans le style, dans le veine d'Eclipse, Bonfire et H.E.A.T (Yves Jud)



ELEGY OF MADNESS – INVISIBLE WORD

(2020 – durée : 43'01" – 11 morceaux)

Quand on écoute Elogy Of Madness, on est surpris par la maturité qui se dégage de son nouvel album. Quand on se penche sur le passé de ce groupe italien, l'on comprend aisément que cela n'est pas le fruit du hasard. En effet, "Invisible World" est le quatrième opus du groupe, après "The Bridge Of Signs" en 2009, "Brave Dreams" en 2013 et "New Era" en 2017, ces albums ayant permis aux italiens de donner des nombreux concerts. Ces nouvelles compositions sont toujours dans un créneau métal symphonique vraiment très travaillé avec de nombreuses orchestrations et des chœurs imposants ("Egodemon"), un terrain parfait pour la voix pure d'Anja Irullo qui est parfois relayée par un chant plus caverneux ("Invisible World", "Aegis Of Light") à la

manière d'Epica, même si le chant masculin et extrême est beaucoup moins fréquent. Le créneau "symphonique" étant comme je l'ai souvent dit assez encombré, le sextet s'aventure sur d'autres chemins musicaux tout en restant symphonique, tels que le celtique sur "Kore" ou l'électro à travers "Fil Rouge", le tout avec une réussite certaine. Décidément, ce style réserve tous les mois des belles surprises et Elogy of Madness en fait assurément partie. (Yves Jud)



ELFIKA – SECRETUM SECRETORUM

(2020 – durée : 49'07" – 9 morceaux)

C'est en 2013, lors d'une audition pour un projet de métal symphonique qu'a eu lieu la rencontre entre le bassiste et auteur compositeur Manu P. et la chanteuse franco-belge Laure Ali-Khodja. De cette association va naître le groupe Elfika qui va enregistrer une démo en 2015. Alors que tout s'enchaînait bien pour le groupe avec la production d'un clip et des séries concerts, une partie du line up a quitté le navire. Malgré ces défections, le bassiste et la chanteuse ont continué et ont recruté des musiciens pour donner vie à ce premier album studio qui étonne par sa maturité. En effet, de la production aux orchestrations intégrées aux compositions, tout est bien ficelé et même si l'on retrouve de nombreuses influences (Nightwish, Epica, Edenbridge, ...), on ne peut

nier que Elfika a des atouts solides : la voix de Laure Ali-Khodja qui peut passer du registre mélodique au lyrique avec aisance. Son interprétation de l'Ave Maria de Franz Schubert en ouverture de "Dark Virgin" est remarquable. Ce morceau décomposé en quatre parties comprend des moments épiques, un peu de chant masculin guttural, des chœurs grégoriens, des passages heavy, des soli superbes de guitares dans un style néo-classique, des moments symphoniques et le chant de Laure qui montre toute l'étendue de sa palette vocale. Un autre atout du groupe est sa capacité à aborder d'autres styles, comme le métal progressif sur

"Broken Wings", avec là également des parties de guitare qui allient virtuosité et mélodie, un autre point marquant de la formation. Assurément, le style symphonique a le vent en poupe avec des formations de la trempe d'Elfika. (Yves Jud)



FIREWIND (2020 – durée : 46'51" - 11 morceaux)

Cet album éponyme des Grecs de Firewind est le 9^{ème} d'une série débutée en 2002, et qui fait suite au très bon *Immortals* en 2016 (Passion Rock n°140). C'est bizarre d'attendre la 9^{ème} réalisation pour donner le nom du groupe à un album, mais comme on dit chez les bikers : "Vieux motards que jamais..." La musique de Firewind, elle, n'a pas changé. On est toujours à la croisée du hard rock, du heavy et du power mélodique avec un excellent chanteur et un guitariste génial en la personne de Kostas Karamitroudis, alias Gus G, un virtuose qui a accompagné notamment Ozzy Osbourne. On remarque toutefois quelques changements dans le line up du groupe : Henning Basse (chant) a été remercié à l'issue de la tournée 2019 avec Queensrÿche et il est clair que lors de la prestation de Firewind au Z7 le 7 août dernier,

les relations entre Gus G et son vocaliste ne respiraient pas la sérénité sur scène. C'est Herbie Langhans (Avantasia) qui lui succède, pérennisant ainsi la valse des chanteurs dans le groupe (depuis la création de Firewind en 1998, c'est le sixième chanteur à aller se faire enrôler chez les Grecs !). Par ailleurs Bob Katsionis (claviers, guitare rythmique) n'est plus là ce qui donne un style plus direct, plus épuré, avec des claviers beaucoup plus clairsemés et assurés par Gus G lui-même. A la basse on a toujours Petros Christodoulidis (mot compte triple), accompagné de Johan Nunez à la batterie. On passe donc d'un line up à 5 à un line up à 4. La voix de gorge de Herbie Langhans s'accorde parfaitement aux compositions dont les mélodies et les refrains font mouche, comme toujours. On est dans du power mélodique et même si la section rythmique met le pâté sur la tartine, le chant est clair, puissant et particulièrement accrocheur. Le trait d'union entre tous les morceaux est la virtuosité et le talent éclatant de Gus G qui nous gratifie de soli exceptionnels très différents les uns des autres, mais toujours très précis et très mélodiques. On a des titres qui tirent plus sur le power ("Welcome to the Empire", "Devour") et des titres qui sont plus estampillés heavy comme "Rising Fire", le single de l'album qui tranche dans le vif avec des riffs bien saignants et une voix puissante, "Orbital Sunrise" qui sonne comme une charge de cavalerie, "Perfect Strangers" avec un côté un peu thrash, "Overdrive" avec des gros riffs qui mobilisent instantanément les cervicales ou "Kill the Pain" dont la déferlante rappelle Motörhead avec un solo de guitare monstrueux. Mais on a aussi des morceaux de hard classique comme le superbe "Break Away" avec des variations d'intensités et, là encore, un solo de guitare venu d'ailleurs ou "Space Cowboy", un morceau percutant, sans fioritures, dans lequel Gus G place la barre très haut. Cette galette est vraiment excellente, et pas uniquement en raison de la prestation hors normes de son guitariste. C'est, certes, sans surprise mais les compositions sont soignées et l'ensemble tient vraiment bien la route. Comme les fans d'AC/DC, on croit en Gus et on n'est jamais déçu... (Jacques Lalande)



GOTTHARD – # 13 (2020 – durée : 60'03" – 15 morceaux)

Il est probable que le projet CoreLeoni, monté par Léo Léoni (guitariste de Gotthard) et qui est de redonner vie aux titres des débuts de Gotthard a dû influencer légèrement l'écriture de ce nouvel opus, car d'emblée "Bad News" se distingue par son côté vigoureux (à l'image de la pochette du cd) qui rappelle le côté hard des débuts du groupe. Cela se confirme sur les riffs du morceau "Another Last time" qui comprend un solo bien hard, tout en restant mélodique. Mais ce nouvel album se veut également très moderne, notamment à travers le heavy rock "Every Time I Die", tout en restant également très varié. A nouveau les ballades font mouche à l'instar du morceau "Marry You",

un titre où la guitare acoustique côtoie le piano et "I Can Say I'm Sorry" (présente sous deux versions, dont une au piano). On remarquera également le groove qui fait taper du pied sur "Man On A Mission" (un titre qui aurait pu figurer sur les premiers opus du groupe), la reprise personnelle mais superbe du hit S.O.S. d'Abba qui débute calmement avant de monter en puissance ou encore "Missteria" un morceau rock à l'influence orientale coécrit avec Francis Rossi (Status Quo). Au niveau des surprises, en dehors de l'absence du batteur Hena Habberger qui n'a pas participé à l'album, on peut noter la voix "filtrée" de Nick Maeder (qui réalise une "prestation" vocale exemplaire tout au long du cd alliant finesse, mélodie et groove) sur "10.000 Faces qui surprend un peu et "Rescue Me", une composition qui débute en acoustique avant d'aborder un côté plus moderne et alternatif. Encore une fois, Gotthard nous livre un album de hard mélodique de haute volée. (Yves Jud)

Phil McIntyre Entertainments, Queen Theatrical Productions and Tribeca Theatrical Productions present

WE WILL ROCK YOU

DAS MUSICAL VON QUEEN UND Ben Elton

DAS ORIGINAL

TICKETS UND INFOS:
WWW.TICKETMASTER.CH · WWW.ACTNEWS.CH · WWW.TICKETCORNER.CH

20.10. – 31.10.2020
ZÜRICH · THEATER 11

26.01. – 31.01.2021
BASEL · MUSICAL THEATER

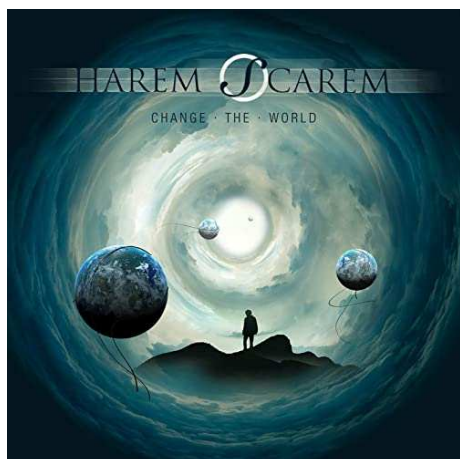
MIT DEN 24 GRÖSSTEN QUEEN HITS!



GRAND SLAM – HIT THE GROUND (2019 – durée : 49'47" - 10 morceaux)

Début 2013, la formation de Black Star Riders montée par les principaux membres de la dernière version de Thin Lizzy (Ricky Warwick, Scott Gorham et Marco Mendoza) sonne définitivement le glas du légendaire groupe nord Irlandais formé par Phil Lynott (chant et basse) et Bryan Downey (batterie) en 1969. Mais il est clair que la carrière du combo a été pour le moins poussive et chaotique depuis la mort de Phil Lynott en 1986. Je me souviens notamment d'un passage pathétique du combo au Z7 en octobre 2008. Thin Lizzy n'existe plus, mais il fait partie des quelques groupes qui ne meurent jamais tout à fait, les héritiers du trône laissé vacant par Phil Lynott étant légion. On

a bien sûr Black Star Riders, déjà cités, mais aussi Alive and Dangerous, une formation nord irlandaise à l'initiative de Bryan Downey qui reprend à la note près, avec talent mais sans émotion, l'album *Alive and Dangerous* (1978) qui est, avec *Strangers in the Night* (UFO -1979), l'un des plus grands albums live de l'histoire du hard rock. Et puis on a le petit dernier, Grand Slam, qui ressuscite après 35 ans de sommeil. En effet, Phil Lynott avait annoncé début 1984 son départ de Thin Lizzy pour se consacrer à son nouveau groupe, Grand Slam, formé avec Lawrence Archer (ex-Stampede) à la guitare et Mark Stanway aux claviers. Les trois avaient composé ensemble un certain nombre de morceaux entre 1984 et 1986 (dont "Military Man" repris par Gary Moore dans l'album *Run for Cover* - 1985). Ceux-ci n'avaient pas pu être produits car aucune maison de disques ne voulait héberger un combo à la réputation pour le moins sulfureuse, faite d'alcool, de drogues et d'excès en tout genre. Mais plus de trois décennies plus tard, Lawrence Archer a ressorti ces bandes de l'oubli et a reformé un groupe avec Mike Dyer au chant, Dave Boyce à la basse et Benji Reid à la batterie (rescapé du line up de 1984) pour faire un cd associant cinq titres de Lynott/Archer/Stamway de 1984-1985 et cinq nouvelles compositions (signées Archer) qui respectent le style et l'esprit d'origine. L'exercice était périlleux, mais le résultat est plus que probant. On retrouve les riffs magiques de Phil et son génie créatif : "Sister of Mercy" qui a des faux airs d'Emerald avec une section rythmique qui ronronne bien, "Military Man" qui aurait aussi eu sa place dans le *Jailbreak* (1976), "Crime Rate" qui permet à Lawrence de s'illustrer à la six cordes, "19" qui propose une rythmique infernale à la "Are you ready" et un solo de gratte sans bavure. Les nouveaux titres ne dépareillent pas et on est bien en peine de faire le tri entre ce qui date de 1985 et ce qui est d'aujourd'hui, tant l'héritage de Phil Lynott est perceptible dans des titres décapants comme "Crazy" ou "Grand Slam", un instrumental superbe qui donne une touche finale très groovy à cet opus qui a le mérite de raviver le souvenir d'un des plus grands frontman que le rock ait connu. (Jacques Lalande)



HAREM SCAREM – CHANGE THE WORLD

(2020- durée : 43'57" – 11 morceaux)

Avec les nouveaux albums de Revolution Saints, H.E.A.T, Collateral, Khymera et pour n'en citer que quelques uns, nul doute que le fan de hard mélodique a de quoi passer d'agréables moments. Il devra encore ouvrir son porte monnaie pour acquérir ce nouvel opus des canadiens d'Harem Scarem qui s'imposent avec leur hard mélodique racé et inspiré. L'association de la voix chaleureuse d'Harry Hess avec le jeu de guitare de son compère virtuose Pete Lesperance fonctionne toujours à merveille au travers de titres groovy ("Aftershock") mais qui s'inscrivent aussi dans un courant moderne ("The Death of Me", un titre avec un solo précis et fluide de guitare), le tout bâti sur une section rythmique carrée et efficace, mise en avant à travers le titre "No Man's

Land". Passé dans l'art de "la ballade qui tue", le quatuor en propose deux ("Mother Of Invention" et "No Me Without You"), l'occasion de montrer tout leur savoir faire. Un superbe album pour un groupe qui dépasse les trois décennies de carrière ! (Yves Jud)



HARTMANN – 15 PEARLS AND GEMS

(2020 – durée : 74'43" – 15 morceaux)

Oliver Hartmann s'est fait connaître par son implication dans Avantasia, l'opéra métal créé et dirigé par Tobias Sammet le chanteur d'Edguy. Mais le musicien chanteur a également une carrière bien fournie en parallèle, puisqu'il a été chanteur au sein d'At Vance, a participé en tant que special "guest" à plusieurs autres groupes ou projets (Genius, Lunatica, Soul Seller, SoulsPELL, Rock Meets Classic) tout en ayant une carrière solo assez longue puisqu'elle a débuté en 2005. A cet effet, pour fêter ces quinze années en solo, le chanteur guitariste sort un album un peu particulier, puisqu'il comprend cinq

nouvelles compositions, cinq reprises et cinq titres live. L'ensemble est vraiment varié et très mélodique, la voix chaude d'Oliver étant parfaite dans ce style et même lors de la reprise du hit "Fire And Water" de Free, il s'en sort avec les honneurs. Son duo avec la chanteuse Ina Morgan (également dans Avantasia) sur le titre pop "When The Rain Begins To Fall" est également une réussite, au même titre que les parties les guitares très nerveuses (Oliver est également un très bon guitariste) sur cette cover. Autres moments forts, les reprises du mélodique "Street Cafe" des australiens d'Icehouse, du pop "I Go To Extremes" de Billy Joel et de la ballade symphonique "Uninvited" d'Alanis Morissette". Au niveau des live, le choix est également pertinent, avec une superbe version du titre "Brothers" dans lequel Tobias Sammet et le guitariste Sascha Paeth (qui a également co-produit l'album) font une apparition remarquée. Les nouveaux morceaux valent également que l'on s'y attarde, car ils combinent titres hard ("Can't Stop This Train") et une ballade ("How Does It Feel"). Un bel album qui comblera aussi bien les fans que ceux qui découvriront cet artiste complet. (Yves Jud)



HEAVY PETTIN – 4 PLAY

(2020 – durée : 15'32" – 4 morceaux)

Après une prestation réussie lors du Golden Rock Age festival en août de l'année dernière à Liège en Belgique, les écossais d'Heavy Pettin continuent sur leur lancée en proposant un EP comprenant quatre nouvelles compositions, les premières depuis 30 ans ! En effet, le groupe après trois albums réussis ("Lettin' Loose" en 1983, "Rock Ain't Dead" en 1985 et "Big Band" en 2007), a splitté pour se reformer en 2017 avec un line up remanié puisque des débuts, seuls subsistent Stephen (Hamie) Hayman au chant et Gordon Bonnar à la guitare. Ces quatre nouveaux titres sont dans un registre hard rock, classique des eighties, avec en ouverture, le très groovy "Get Back To You", suivi par le plus mélodique "Tell Me Why", puis par le plus hard "Who We

Are" (morceau qui bénéficie de chœurs à plusieurs et d'un bon solo de guitare), le tout se terminant par "Hard to Hold" qui débute comme une ballade pour se terminer de manière plus musclée. Un retour qui fait plaisir et qui marque le retour aux affaires des écossais. Il reste maintenant au quintet à enfoncer le clou avec un album complet. (Yves Jud)



HELL OF A RIDE – NINE OF CUPS

(2019 – durée : 41'34" – 11 morceaux)

Après un EP ("Fast As Lightning") en 2013 et un premier album ("Bête Noire") en 2015, Hell Of A Ride revient avec un deuxième opus costaud qui comprend onze morceaux qui vont de l'énervé ("Stand Up") au plus mélodique ("I'm Sorry") avec un crochet par le groovy ("Feel Me") sans omettre la ballade accrocheuse ("Looking That Way"). Le quintet impressionne par sa maîtrise du style et difficile de croire que Hell Of A Ride est une formation parisienne tant son métal sonne ricain, les influences allant de Shinedown ("Echoes") à Green Day ("Hysteria") en passant par Linkin Park. La production est massive et est parfaitement adaptée à ce métal moderne addictif qui comprend également la participation de Boots de Ze Gran Zeff, titre

qui mélange métalcore énervé avec passage rappé. Plus "mainstream" que par le passé, Hell of A Ride continue sa progression et nul doute qu'avec cet opus, elle va faire un bon. (Yves Jud)

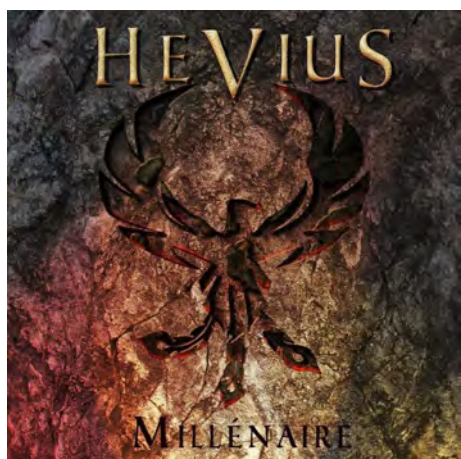


HELLRIDE – GOODBYES TO FOREVER

(2020 – durée : 36'28" – 9 morceaux)

Proposer de la musique juste avec deux guitares acoustiques et du chant n'est pas donné à tout le monde, mais c'est le pari qu'a fait Hellride en 2010. Cela lui a plutôt réussi, puisque le trio a ouvert pour des formations métal très diversifiées allant de Freiwild, à Accept en passant par Ufo et Ektomor, tout en ayant l'opportunité de participer à des festivals tels que le Ragnarök Festival ou le Wacken Festival Open Air. En 2013, leur premier opus intitulé "Acousticalized" est sorti sans que cela permette au groupe de vraiment défendre sa musique suite à des problèmes de logistique interne et par manque de temps. C'est ainsi que les trois musiciens ont décidé de faire une pause, non sans avoir au préalable proposé un nouvel album qui porte d'ailleurs un titre

évocateur. Celui est donc évidemment "unplugged" et se révèle assez varié, ce qui est primordial dans ce style si particulier. On a ainsi des titres très mélodiques ("Napoleonized", "3030" qui fait penser aux Beatles), du stoner ("Don't Hunt Waht You Can't Kill"), du rock alternatif/punk ("Temporary Out Of Mind") mais aussi de la reprise surprenante mais réussie à travers "Young Turks", un titre de Rod Stewart. Un album à part mais qui n'est pas ennuyeux, du fait des différents sons de guitares et des voix qui prennent des intonations diverses et variées. (Yves Jud)



HEVIUS – MILLENAIRE (2020 – durée : 65'50" – 13 morceaux)

L'attente aura été longue entre "Derrière la Lumière" et "Millénaire", puisque 15 ans séparent ces deux albums d'Hevius. Evidemment entre temps, quelques changements de line up ont émaillé la carrière du groupe français, mais ce dernier revient plus fort et plus soudé pour proposer un heavy métal puissant et mélodique qui tire principalement ses influences d'Iron Maiden et d'Helloween avec des belles chevauchées de riffs. Les passes d'armes entre les deux guitaristes sont fréquentes ("Emissaire", "Le Prix du Sang") et les soli ne manquent pas de technicité et de vivacité, le tout soutenu par une section rythmique et des claviers. Et oui, même si cela surprend (dans le bon sens du terme) d'entrée sur le premier titre ("Millénaire"), cela permet au quintet d'accentuer son côté mélodique et explorer d'autres voies, à

l'instar du morceau "Une Autre Vie" qui possède un côté festif à la Gloryhammer et Alestorm. Le chant en français nous ramène aux belles heures de Malediction et Manigance et même s'il est parfois plus rock que heavy, cela ne heurte pas les oreilles. L'opus comporte deux bonus, le morceau "Nous sommes des Rois", un titre réenregistré du 1^{er} album et une version survitaminée dans un registre rock et décalé du titre "Vice et Versa" des Inconnus. Un cd qui maintient la tradition du métal chanté dans la langue de Molière. (Yves Jud)



MICHAEL BORMANN'S JADED HARD - FEELS LIKE YESTERDAY (2019 – durée : 55'13" - 12 morceaux)

Michael Bormann a présidé aux destinées du groupe de hard mélodique allemand Jaded Heart de 1991 à 2004 avec, à la clé, la sortie de six albums dont les magnifiques *IV* en 1999 et *Trust* en 2004. Ensuite le groupe et Michael se sont séparés, Jaded Heart s'orientant un peu plus sur le heavy alors que Michael poursuivait une carrière solo teintée d'AOR (avec notamment le très bon *Closer* en 2015), entrecoupée de quelques projets éphémères. En 2017, Michael a fait une tournée où il a repris les meilleurs morceaux de Jaded Heart publiés entre 1991 et 2004. Compte tenu du succès rencontré par celle-ci, il a décidé d'écrire de nouveaux morceaux dans l'esprit du Jaded

Heart de cette époque et de sortir un nouvel album. Le nom du groupe qu'il a créé pour cela ("Jaded Hard") et le titre de l'album ("Des sensations comme hier") sont clairs quant aux intentions de Michael : retrouver le son qui a fait le succès du groupe de Duisbourg. Et le moins que l'on puisse dire c'est que, à cet égard, c'est une réussite car cet album s'inscrit dans la continuité de ceux de Jaded Heart jusqu'en 2004. C'est du très bon rock mélodique, entre AOR et hard FM, avec la voix sublime de Michael, un peu éraillée à la Bon Jovi, bien secondée par Thommy Dahlem à la six cordes qui est loin d'être le premier venu, avec des claviers subtils sur certains morceaux, une section rythmique qui fait le job et des chœurs additionnels renforçant le côté AOR. Ainsi on a quelques titres de hard FM bien construits avec des refrains imparables comme "Feel like I'm living" qui ouvre magnifiquement l'album, "Mr Mysterious" avec une mélodie un peu folk, "Good Times" avec quelques bons riffs et un refrain sympa qui flirte avec l'AOR, "Just one more step away" construit sur le même schéma avec une belle prestation vocale ou "Everybody is a Rockstar" qui donne une touche finale un peu plus musclée à cet opus. Parallèlement à ces morceaux, on a des titres qui sont dans la veine AOR mélodique pur jus : "It feels like yesterday" qui ressemble à du Bon Jovi, "Won't surrender" que n'aurait pas renié Axxis, "Bring me higher love" avec une belle partie de guitare ou "Shout it out all" avec un côté oriental pas désagréable. Pour parachever l'affaire, on a deux ballades, l'une très sirupeuse ("We'd still make it") sur laquelle rayonne la voix de Michael et l'autre, "Don't you ever Leave", beaucoup plus intéressante, avec son côté Gotthard où la voix magnifique de Michael dégage la même émotion que celle de feu Steve Lee, un accompagnement à l'acoustique entrecoupé de quelques bons riffs et un piano pour le côté romantique. Cet album ne bouscule pas les codes de l'AOR et reste assez conventionnel, mais il est très plaisant car on sent le métier dans les compositions qui sont solidement charpentées et qui mettent superbement en valeur la voix de Michael Bormann qu'on a plaisir à retrouver sur le devant de la scène. (Jacques Lalande)



ACHAT ET VENTE
VINYLES NEUFS ET OCCASIONS
CD - DVD - BLU RAY
T-SHIRT ROCK ET CINÉMA
MERCHANDISING DIVERS...

61 RUE DE LA RÉPUBLIQUE
68500 GUEBWILLER
TEL : 06.21.33.36.16

HORAIRES
DU MARDI AU SAMEDI
10H00 - 12H00 14H30 - 18h30

echosdurock@hotmail.fr



NILS PATRIK JOHANSSON – THE GREAT CONSPIRACY (2020 – durée : 49'59" – 10 morceaux)

Chanteur dans Astral Doors et Lion's Share (mais également ex-Civil War), Nils Patrik Johansson revient avec son deuxième album solo après "Evil Deluxe" sorti en 2018. Ce nouvel opus se base sur l'assassinat du premier ministre suédois Olof Palme le 28 février 1986 (la date de sortie a d'ailleurs été callée sur le 28 février, soit 34 ans après la disparition du ministre), homicide qui n'a jamais été résolu, l'occasion d'évoquer les différentes théories évoquées. Entouré des mêmes musiciens que sur le précédent opus, le chanteur délivre une prestation vocale qui passe du chant rapide ("The Agitator") au chant plus théâtral ("One Night At The Cinema", "March On The Tin Foil Hats"), mais toujours puissant et heavy. Musicalement, c'est le mélange

de styles qui prime avec des passages rapides sur les deux premières compositions avec insertion d'un passage de Mozart sur "One Night At The Cinema". On se trouve également en présence de métal épique ("The Baseball League"), de heavy mélodique ("Freakshow Superstar", titre chanté en duo avec Håkan Hemlin, un chanteur suédois pop très connu, "This Must Be The Solution") et de power métal ("The Great Conspiracy"). Un album puissant avec un chant en adéquation qui éloigne (du moins sur cet album) toute comparaison hâtive avec le regretté Ronnie James Dio, Nils Patrick Johansson ayant développé son propre univers vocal et musical. (Yves Jud)



KLONE – LE GRAND VOYAGE (2019 – durée : 46'57" - 9 morceaux)

Les Poitevins de Klone avaient littéralement crevé l'écran il y a deux ans en sortant *Here comes the Sun*, un album absolument fabuleux, un petit bijou de métal atmosphérique d'une rare pureté, quelque chose de personnel et de différent de ce qui sort sur la scène métal, et ils ne sont pas nombreux les groupes capables d'une telle prouesse, surtout que cela créait une vraie rupture avec leurs premiers albums. On attendait donc le successeur de *Here comes the Sun* avec impatience, mais aussi avec une certaine appréhension car ce n'était pas évident de lui donner une suite. Que l'on se rassure, *Le Grand Voyage* est du même niveau que son prédécesseur. Ce grand voyage, dont on a bien besoin en ce moment, se fait en 9 étapes qui ont toutes leur particularité, même si le

socle commun est clair : on évolue dans des atmosphères un peu planantes, mystérieuses, intrigantes parfois, qui nous englobent tout doucement, dans lesquelles on rentre progressivement pour ne plus en ressortir. Les mélodies font mouche et le chant de Yann Ligner est envoûtant, d'une pureté exceptionnelle et chargée d'émotion avec son timbre un peu plaintif ("Sad and Slow"). L'invitation à se détacher du réel et du matériel a quelque chose d'indicible et se manifeste dès les premières notes. Dans la plupart des titres, l'ascension est lente et on passe d'accompagnements de guitare discrets, presque fébriles, distillés avec justesse, qui deviennent vite entêtants avec la voix de Yann, à des riffs puissants, massifs et répétitifs qui viennent nous rappeler qu'il s'agit de métal avant toute chose. Ces changements d'ambiance et d'intensité, ces ruptures parfois brutales sont aussi la marque de fabrique de Klone qui sait mieux que quiconque jouer sur les contrastes en tout genre. Le final des morceaux est généralement explosif, majestueux, le temps de redescendre vers des sphères plus familières avant le départ suivant. Même si la musique de Klone peut paraître très dépouillée, le travail instrumental est, en fait, très pointu et très technique, que ce soit au niveau des guitares, de la batterie ou de la basse avec des apports ponctuels très riches, au piano sur "Yonder", magnifique titre qui ouvre les débats et place cet album sur de bons rails, ou au saxo sur "Indelible", un autre morceau remarquable de cet opus avec une ambiance très spatiale rappelant le *Solar Fire* du Manfred Mann's Earth Band (1973) avant un break très jazzy où le duo saxo-batterie se lâche complètement. "Keystone" avec sa rythmique rappelant *The Wall* et ses notes de guitares aériennes à la David Gilmour et

"The Great Oblivion" dans une ambiance très lourde, avec des riffs de doom pachydermiques suivis par une rupture magnifique ouvrant sur un prog-métal somptueux, sont les autres morceaux phares de cette galette. L'environnement visuel de ce *Grand Voyage* préfigure cette invitation à l'évasion que ce soit sur la pochette de l'album ou dans la superbe vidéo de "Yonder" qui se regarde comme un film. Rien n'a été laissé au hasard par Klone dans la réalisation de ce petit bijou. Un opus remarquable. (Jacques Lalande)



KHYMERA – MASTER OF ILLUSIONS

(2020 – durée : 47'29" – 11 morceaux)

Dans le top du rock mélodique, Khymera s'y entend pour proposer des compositions qui font à chaque fois mouche. Ce projet débuté en 2003 avec Daniel Liverani et Steve Walsh (ex-Kansas) au chant a évolué au fil des années et des albums avec un line up profondément modifié sur le précédent opus, "The Grand Design" sorti en 2015 et qui voyait notamment Daniel Liverani quitté Khymera. Sur ce nouvel opus, seul le batteur a changé, puisque c'est l'anglais Pete Newdeck (Blood Red Saints, Midnite City) qui a intégré la formation. Pour ce cinquième opus, le chanteur bassiste Dennis Ward (qui a repris le micro sur le deuxième opus en 2005) s'est de nouveau chargé de l'enregistrement, de la production et du mixage, ce qui est un gage de qualité, l'homme

étant connu pour ses talents dans ces domaines, tout en composant cinq titres sur l'album. Les autres ont été écrit en collaboration avec d'autres compositeurs (Michael Palace, Jena Funes de Silent Tiger, ...) pour un résultat parfait qui va du hard mélodique ("Walk Away", "The Sun Goes Down", "Follow The Sun") à l'AOR ("Master Of Illusions", "The Rhythm Of My Life") marqué par des claviers bien présents et une finesse omniprésente ("Father To Son"). La voix de Dennis, légèrement éraillée un peu à la manière de Joe Elliot de Def Leppard est parfaite dans cet univers qui bénéficie également du jeu parfois véloce ("The Sun Goes Down") de Michael Klein aux guitares. Encore un groupe que l'on espère voir un jour en live, car ses compositions mériteraient de prendre vie sur les planches. (Yves Jud)



LEPROUS – PITFALLS

(2019 – durée : 55'12" - 9 morceaux)

Avec *Pitfalls*, les fans du Leprous des premiers albums vont en perdre leur Norvégien, car le groupe de prog métal a délibérément poursuivi dans la trajectoire amorcée avec *Malina* (2017), à savoir une musique beaucoup plus proche du prog que du métal, plus proche de l'électro que du black-métal dont on retrouvait quelques touches dans les premières galettes. Finis les riffs pesants et les rythmiques saccadées, exit les guitares qui cisailent et les orchestrations échevelées. Tout ceci a été remplacé, dans la plupart des titres, par des claviers et des violons, des orchestrations très prog, des rythmiques aseptisées et une dose non négligeable de pop et d'électro. En fait, il ne reste que la voix exceptionnelle de Einar Solberg, le leader du groupe (compositeur,

claviériste et chanteur), au service de compositions magnifiques dont l'écriture a, paraît-il, servi de thérapie à son auteur qui avait sombré dans la dépression. Les textes, en tout cas, sont révélateurs à cet égard. Mais il avait dû méchamment avalé la trompette, le garçon, pour se soigner avec ça. Car il est d'une noirceur d'encre et d'une mélancolie à mettre le bourdon, cet album, mais aussi d'une beauté sublime avec des mélodies d'une rare finesse, des refrains et des harmonies vocales qui dégagent une grosse charge émotionnelle, principalement dans les premiers titres ("Below", "Observe the Train", "At the Bottom"). Mais cette galette est également celle des contrastes : contrastes entre les morceaux, d'une part, car on passe de titres magnifiques avec une structure de prog classique ("At the Bottom", "Below") à des compositions très pop dont "By my Throne" et surtout "I lose Hope" avec sa rythmique électro et son refrain imparable, puis à des morceaux très purs avec une prestation vocale qui prend aux tripes comme dans "Observe the Train" ou

"Alleviate" où la montée en puissance du chant a quelque chose d'envoûtant et enfin à deux morceaux estampillés métal situés en fin d'album à l'instar de "The Sky is Red", un titre de 11 minutes où Leprous revient à ses premières amours avec des guitares qui tranchent dans le vif. Enfin.... Contrastes, d'autre part, à l'intérieur des morceaux eux-mêmes, surtout les plus longs ("Alleviate", "At the Bottom", "Distant Bells", "The Sky is Red"), avec des changements d'ambiances et d'intensité, des ruptures fabuleuses qui sont l'apanage du rock progressif. Le dernier titre, "The Sky is Red", construit en deux parties, est révélateur à cet égard et renferme, à lui seul, tout le génie de Leprous : d'abord des rythmiques saccadées, un solo de guitare qui miaule bien, des orchestrations avec des claviers, des violons et des violoncelles, puis un final avec un ostinato rythmique qui prend aux tripes et le chœur classique de l'orchestre de Belgrade qui balance une coda à couper le souffle. Vraiment un morceau extraordinaire. Même si ce disque va faire parler dans les chaumières compte tenu du changement d'orientation musicale du groupe, il regorge de moments vraiment monumentaux. C'est un excellent album de pop rock progressif avec quelques touches de métal et surtout un chanteur hors normes. Vraiment une belle surprise. (Jacques Lalande)



ANI LO. PROJEKT – A TIME CALLED FOREVER

(2020 – durée : 51'43" – 12 morceaux)

Ani Lo. Projekt est né en 2010 lorsque la chanteuse bulgare Ani Lozanova et le batteur Konstantin Dinev (aussi appelé Kossi D.) ont décidé de monter ce projet ensemble, association qui a donné naissance à un premier opus intitulé "Miracle" sorti en 2011. L'année suivante, la chanteuse déménagea en Allemagne alors que Kossi D. est parti s'installer aux Usa. En 2018, le duo a commencé à travailler sur un deuxième album avec l'aide de Jens Faber (Dawn Of Destiny) qui a composé les douze compositions qui figurent sur "A Time Called Forever". Son apport s'est révélé crucial, d'autant qu'en plus d'assurer quelques parties de chant (dont quelques growls), le musicien s'est occupé des parties de guitare, basse et claviers ! Au niveau vocal, en

plus d'Ani (qui possède une voix allant du heavy au lyrique), le trio a bénéficié de la participation de Michael Thionville (Voodoma), d'Eric Dow (Helsott) et du mari d'Ani, Lachezar Stefanov. Le résultat final est superbe et nul doute que ce projet est l'un des plus aboutis dans le style, car les titres sont parfaits et l'on sent que tout a été travaillé dans les détails. La variété est également le moteur de cet opus, avec à titre d'exemple, des passages symphoniques soutenus par des chœurs majestueux ("End Up In Sorrow"), du heavy progressif ("A Time Called Forever"), du métal rapide et épique ("The Letter"), du néoclassique ("Cold Death"), du power métal ("Don't Leave this World"), de la power ballade ("Walk Alone"), du heavy théâtral ("Fly With Mme") et de l'opéra avec des parties de chant très travaillées. Tous ces mélanges auraient pu s'avérer indigeste, alors qu'au final l'on ressort subjugué par cet album puissant qui s'inscrit dans le chemin tracé par Tobias Sammet et son projet Avantasia. (Yves Jud)



MAGOYOND – KRYPTSHOW (2019 – cd 1 – durée : 47'56" – 11 morceaux / cd 2 – durée : 75'40" – 21 morceaux)

En dehors de tout courant musical "classique", Magoyond propose son univers musical barré qui emporte l'auditeur dans un tourbillon qui lui fera côtoyer un rock théâtral des plus attirants. Et oui ces musiciens nous convient à les suivre à travers des compositions qui nous plongent dans des ambiances faisant penser au cirque ("Le Chapiteau Des Supplices" avec son orgue de barbarie) renforcé par des cuivres ("Vegas Zombie"), un orgue d'église ("Le Manoir De Zack Trash") le tout étant très cinématographique et faisant penser à une sorte de rencontre entre l'univers déjanté de Tim Burton et la Famille Addams. Les textes valent également d'être cités et même si tout est sombre et fait penser à certains films d'horreur, la qualité d'écriture mérite qu'on

s'y attarde avec un côté deuxième degré assumé ("Le Magasin Des Suicides"), d'autant que le chant est parfait et permet de comprendre les textes. La réussite de ce double album est le fruit d'un travail acharné couplé à une maîtrise instrumentale parfaite (il suffit d'écouter les versions instrumentales figurant sur le 2^{ème} cd – morceaux 12 à 21 et qui suivent l'album "Les Chroniques De La Crypte"), permettant au quatuor de se permettre toutes les audaces à la manière des finlandais de Waltari ou des suédois de Diablo Swing Orchestra des formations qui s'affranchissent de toute barrière musicale, même si Magoyond apprécie les passages heavy ("Zone Zero", un titre marqué par un soli de guitare incisif) qui se mélangent à l'acoustique ("Le Jour Des Vivants"), avec un peu de métal progressif ("Syndrome", "La Rumeur (Monster)" et de rock. Un double album à part mais qui se révèle fort attachant par son côté inventif. (Yves Jud)



MY DYING BRIDE – THE GHOST OF ORION

(2020 – durée : 56'25" – 8 morceaux)

Ce nouvel album, le 13^{ème} des anglais de My Dying Bride n'a pas été le plus facile à réaliser. Aaron Stainthorpe, le chanteur du groupe s'est éloigné du groupe pendant de nombreux mois pour s'occuper de sa fille atteinte d'un cancer, alors qu'en même temps My Dying Bride a du faire face à deux départs : celui du batteur Shaun Taylor-Steels et du guitariste Calvin Robertshaw (pour la deuxième fois). Malgré ses écueils, la formation a réussi à surmonter ces obstacles, avec l'intégration de Lost Jeff Singer derrière les fûts et de Neil Blanchet à la six cordes, alors qu'en même temps, la fille d'Aaron étant guérie, ce dernier a repris le micro. Ces événements ont influencé l'écriture de l'opus qui se révèle être l'un des plus accessibles de la discographie du

combo, cette évolution s'étant faite naturellement et n'est pas liée à la signature du groupe chez Nuclear Blast, le label allemand n'ayant imposé aucune direction musicale aux anglais. Les compositions sont longues (souvent plus de sept minutes), sombres et mélancoliques et bénéficient du renfort de la violoncelliste Jo Quail, dont l'apport étoffe encore les ambiances tristes distillées tout au long de l'album. Les riffs sont plombés et le chant clair et prenant d'Aaron s'immerge parfaitement dans ces ambiances doom et parfois gothiques. Quelques minimes passages de chant caverneux sont cependant présents sur deux morceaux ("Tour Broken Shore", "The Old Earth" un titre de plus de dix minutes qui se révèle être également le plus "heavy") alors que le morceau "The Solce" voit l'apparition derrière le micro de Lindy Fay Hella de Wardruna. "Ghst Of Orion" par sa beauté froide immédiatement accessible et par le fait qu'il sort sur un gros label va assurément permettre au groupe d'agrandir son cercle de fans. (Yves Jud)



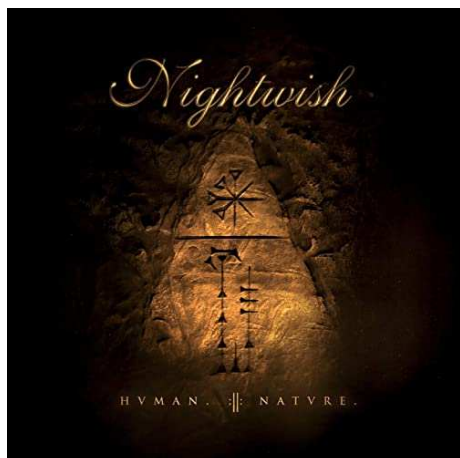
NEWMAN – IGNITION

(2020 – durée : 56'24" - 12 morceaux)

Pour les habitués de feu le Firefest, Steve Newman et son groupe ne sont pas des inconnus, ils se produisaient régulièrement à Nottingham et enflammaient la scène avec leur "One Step Closer". Depuis l'arrêt de ce festival mythique pour le hard rock mélodique, le groupe s'est fait discret, ne jouant quasiment pas hors du Royaume Uni. C'est donc après 3 ans de silence, qu'ils sortent leur 12^{ème} album studio, rien que cela. Encore un fois, doit-on lire entre les lignes et interpréter que le titre de cet album "Ignition" exprime le fait que le groupe est impatient de brûler les planches à l'orée de cette nouvelle décennie du siècle. Cette urgence on la retrouve tout de suite sur le titre qui ouvre l'album, "End Of The Road", c'est super rythmé, efficace, moderne, on y

reconnait bien la voix de Steve et son jeu de guitare, j'achète. Le ton est donc donné et là on espère pour lui que titre n'est pas prémonitoire ce serait trop injuste. La suite de l'album, on y retrouve bien sur, le "Newman style" sur "Chasing Midnight" qui fait immanquablement penser à du Soto solo, "Worth Dying" et ses chœurs d'intro et de refrain à la Bon Jovi, "To Go On Loving You" et "Live In The Underground" dont

le refrain est du Newman pur jus. Plus étonnant sont les morceaux qui sont très rock californien mid-tempo, voir west coast (bon enregistré dans les brumes de Londres quand même), comme "Ignition" et son refrain très Eagles, "Last Chance" et "The Island" morceaux gorgés d'harmonies vocales et avec des guitares moins en avant. Dans la même veine, mais avec de bien plus grosses guitares "Wild Child", "Moving Target" et "Welcome To The Rush" sont des réussites, et pour tout dire on aimerait que le futur de Steve et de son groupe soit plus dans cette lignée. (Patrice Adamczak)



NIGHTWISH – HUMAN :II: NATURE (cd 1 – durée : 50'37" – 9 morceaux / cd 2 – durée : 31'01" – 8 morceaux)

Chaque nouvel album de Nightwish est attendu avec impatience, car il recèle à chaque fois des petites surprises qui embellissent le métal symphonique du groupe. Pour "Human :II: Nature" qui fait suite à "Endless Forms Most Beautiful" sorti il y a cinq ans, le groupe finlandais propose son premier double album. Même si les dernières réalisations du groupe comprenaient aussi un second cd, surtout avec certaines versions limitées, ce n'était que la version instrumentale de l'album, alors qu'ici ce deuxième cd est bien une entité à part composé d'un morceau instrumental intitulé "All The Works Of Nature Which Adorn The World". Celui-ci est basé sur la nature et l'humanité et dure plus de trente minutes et se décompose en huit parties avec juste

quelques passages parlés qui sont des citations. Ce titre est assez calme et met en avant l'orchestre (The Pale Blue Orchestra). A l'inverse, les compositions présentes sur le 1^{er} cd mettent sous le feu des projecteurs Floor Jansen qui brille vraiment de mille feux et qui repousse ses limites sur la majeure partie des compositions. Son chant se promène avec aisance sur plusieurs registres et sa finesse vocale est bien mise en avant avec de nombreuses parties lyriques ("Music", "Shoemaker", "Procession"), mais également mélodiques. Ce changement se fait un peu au détriment des deux autres chanteurs qui interviennent plus au niveau des refrains et chœurs, même si le titre celtique "Harvest" est chanté par Troy Donockley (cornemuse irlandaise, bouzouki, ...) alors que le bassiste Marco Hietala s'illustre sur le heavy "Tribal" (un titre où les percussions jouent un rôle prépondérant) et sur "Endlessness", un titre lourd qui intègre un peu de doom dans un contexte symphonique, un mélange pas encore exploré par le sextet. A nouveau, on remarquera le travail d'orfèvre de Tuomas Holopainen (claviers) qui réussit à proposer des compositions très variées (chaque morceau transporte l'auditeur dans un univers différent) à étages qui comprennent de nombreux changements rythmiques mais avec toujours un souci du détail, comme le travail sur les chœurs sur le titre "Pan". Nightwish reste vraiment la locomotive du genre avec ce 9^{ème} album qui s'impose comme un album magistral de métal symphonique. (Yves Jud)



NOVENA – ELEVENTH HOUR (2020 – durée : 73'02" – 10 morceaux)

Le progressif est un genre musical, où les limites sont souvent repoussées par les brassages de styles musicaux et même s'il faut parfois faire preuve de patience pour bien en appréhender toutes les composantes, la récompense est souvent au bout. Le premier album studio, après un EP "Secondary Genesis" sorti en 2016, des anglais de Novena (comprenant en ses rangs, Ross Jennings, le chanteur d'Haken, l'un des groupes également les plus innovants dans le style) fait partie des réussites du genre, grâce à des compositions assez longues (allant de quatre à quinze minutes, en dehors de l'intro du cd), complexes et surprenantes. A titre d'exemples, on pourrait citer "22:59", un titre qui intègre une chorale, des growls et des harmonies vocales qui font

penser à Yes avec une alternance de passages calmes et d'autres plus complexes, alors que "Corazon" surprend tout le monde en son milieu par une guitare hispanique, du flamenco et une chanteuse qui chante

en espagnol. Etonnant mais réussi et l'on ne peut saluer que les prises de risque de ces six anglais, un choix qui se révèle payant puisque "Eleventh Hour" est l'une des réussites du genre, grâce à des mélanges parfaitement exécutés qui incluent du rock, du métal et de la pop. (Yves Jud)



NOVELISTS FR – C'EST LA VIE

(2020 – durée : 37'08" – 9 morceaux)

Pour son troisième opus, les parisiens de Novelists Fr proposent un album extrêmement bien construit et qui alterne métal moderne et passages progressifs avec un chant en adéquation qui va du très mélodique (en majorité sur l'album) au chant énervé ("Head Rush") avec un petit détour vers le guttural ("Modern Slave"). La complexité rythmique est souvent présente à la manière de Leprous avec un gros travail basse/batterie ("Deep Blue") présent tout au long des morceaux. Une attention a également été portée sur les voix avec même des petits passages rappés ("Lilly") qui s'intègrent parfaitement à des passages vocaux très fins (le morceau calme "C'est la Vie" chantée en duo avec Camille Contreras de Bliss Sigh), parfois mélancoliques, rehaussés par

des soli de guitares d'une grande fluidité ("Rain"). Un superbe album de métal moderne porté par un chant parfait et des compositions accrocheuses et nul doute qu'avec "C'est la Vie", le quatuor peut voir l'avenir avec sérénité, car le potentiel est vraiment là pour une carrière internationale. (Yves Jud)



RE-MACHINED – WHEELS OF TIME

(2020 – durée : 55'38" – 12 morceaux)

Le hard rock reste la base pour de nombreux groupes et c'est précisément dans ce créneau que Re-Machined œuvre et quand on sait que cette formation vient d'Outre-Rhin, un terrain propice pour ce style, on comprend aisément que son premier album (avec une pochette qui ne laisse pas de doute quand au contenu de l'album) fera l'affaire pour tout métalleux à la recherche de "nourriture auditive" pour headbanger. Les titres s'enchainent parfaitement dans un registre proche d'Accept ("Heart On Fire", "Re-Machined", "Change Your Mind"), de Judas Priest ("Brother Sun, Sister Moon", "To Hell And Back", "No Master") et même un peu d'Iron Maiden/Thin Lizzy au niveau de certains passages de twin guitares ("Brother Sun, Sister

Moon"). Un album carré avec un titre construit sur un rythme moins enlevé ("Wheels Of Time") pour souffler un peu, le tout soutenu par un chanteur (au look de bluesman) au timbre médium, l'ensemble formant un tout homogène qui ne décevra pas les fans du genre. (Yves Jud)

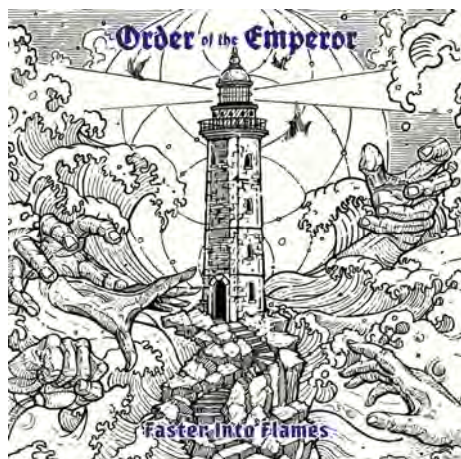


RICKY DIAMOND – ALREADY DEAD

(2020 – durée : 50'55" – 10 morceaux)

Venant tout droit d'Espagne, Ricky Diamond est un trio composé d'un musicien mi palestinien/mi espagnol Arikat Yuseft (chant/guitare), d'un espagnol Iban Rubio (basse/guitare) et d'un danois Max Evilsen (batterie). Leur amour commun de la musique a abouti à un album carré d'où ressort un heavy stoner marqué par un chant chaud et rugueux. Cela sent la sueur et le rock'n'roll ("W.T.O.I.L") avec une accroche qui fait taper du pied à la manière de Clutch ("Doglike Devotion") ou Motörhead avec des riffs épais ("Wall of Stone"). Le trio s'aventure, avec succès, sur des rivages plus heavy bluesy, à l'instar du titre "Bullet In Your Soul", qui dure plus de sept minutes et qui comprend un solo de guitare torride. On notera aussi la présence d'un

banjo sur "Sweet & Salty" qui étoffe de manière agréable le titre. Un album explosif, fait pour la scène, et qui vibre comme un bon gros V-Twin Harley. (Yves Jud)



ORDER OF THE EMPEROR – FASTER INTO FLAMES

(2020 – durée : 39'39" - 8 morceaux)

Order of the Emperor est un groupe de Rotterdam, formé en 2014 et qui vient de sortir *Faster into Flames*, son deuxième album après *Behold* en 2016. Cet album est absolument magnifique pour qui veut se replonger aux origines du hard rock avec un style qui rappelle Grand Funk Railroad, Humble Pie ou les Yardbirds avec un zeste de Black Sabbath, un soupçon de rock psychédélique façon Iron Butterfly et une bonne dose de Thin Lizzy pour les soli de twin guitares dont ils sont devenus les parangons. On n'est pas très loin non plus de Parlor Mob un groupe américain assez prodigieux (voir *Passion Rock* n°119 - septembre 2013) qui creuse le même sillon du hard vintage. La voix des deux chanteurs est d'ailleurs assez proche, à savoir une voix

puissante et aiguë, particulièrement accrocheuse. Les deux guitaristes, comme annoncé précédemment, jouent le plus souvent en harmonie et les soli sont superbes. La section rythmique envoie du gros bois, ce qui nous donne un résultat final très probant avec des titres percutants et un son d'un autre temps. De "Once upon a Time" qui ouvre les débats de façon énergique à "Feed the Fire" qui donne une note finale gigantesque à cet album, on s'offre une croisière dans les seventies où chaque escale révèle ses secrets (UFO, The Faces, The Guess Who, Grand Funk, Budgie...). Faire l'exégèse de cet album morceau par morceau serait inutile et fastidieux tant c'est l'ensemble qui est envoûtant par sa cohérence et sa précision. On replonge dans un univers qui paraît lointain mais qui se rappelle régulièrement à notre bon souvenir grâce à des formations telles que les Néerlandais de Order of the Emperor qui nous mettent vraiment une grosse claque avec ce *Faster into Flames*. "Dis Papa, c'était comment le hard-rock du temps de Grand Père ? – Tais-toi et écoute...." (Jacques Lalande)



SAPPHIRE EYES – MAGIC MOMENTS

(2020 – durée : 51'53" – 11 morceaux)

Formé en 2011 par le claviériste Niclas Olsson (Alyson Avenue, Second Heat), Sapphire Eyes vient de Suède et a déjà sorti deux albums ("Sapphire Eyes" en 2012 et "Breath Of Ages" en 2018) avant "Magic Moments" dont la sortie est prévue mi-mai. Le style est toujours le même, à savoir du hard mélodique très orienté AOR ("I Never Meant To Hurt You", "Do You Think About Us") interprétés par des musiciens expérimentés venant de diverses formations nordiques (Leverage, Urban Tale, Acacia, Clouscape, Dawn Of Oblivion). Les claviers sont omniprésents et sont placés au même niveau que les guitares cristallines, l'ensemble formant un cadre de choix pour la voix très mélodique de Kimmo Blom (Leverage, Urban

Tale) qui s'illustre tout au long de l'opus et notamment sur "Bring Back The Night", une composition dans la lignée de Brother Firetribe et qui voit la participation d'Annette Olzon (Alyson Avenue, Allen/Olzon, ex-Nightwish, ...) au niveau des chœurs. Un album qui finit en beauté sur la ballade "All I Need Is To Hold You" et qui démontre que dans l'AOR, les pays nordiques possèdent vraiment une scène étoffée. (Yves Jud)

L'ASSOCIATION RAISMOISE DE LA CULTURE ET LA VILLE DE RAISMES PRESENTENT

RAISMES FEST

HARD ROCK FESTIVAL 22

The Darkness

MYRATH



Electric MARY

THUNDER MOTHER

LITTLE CAESAR

HARDLINE / ROBERT JON & THE WRECK / LAZULI /
THE ELECTRIC ALLEY / RED BEANS & PEPPER SAUCE
OCTANE / + 6 BANDS

12 & 13 SEPTEMBRE 2020

FESTIVAL OPEN AIR - METAL MARKET - RESTAURATION - CAMPING
CHATEAU DE LA PRINCESSE D'ARENBERG - 59590 RAISMES - FRANCE
A 5MIN DE VALENCIENNES - PREVENTES : 2 JOURS : 76€ 1 JOUR : 42€

WWW.RAISMESFEST.FR





SECRET RULE – AGAINST

(2020 – durée : 48'46" – 12 morceaux)

Le métal symphonique est certainement l'un des courants dans le métal où les sorties d'albums sont les plus fréquentes et comme vous l'avez constaté, à chaque nouvelle parution du magazine, le fan du style à matière à trouver son bonheur. Les italiens de Secret Rule font partie de cette vague symphonique à chanteuse et leur nouvel opus qui fait suite à "The Key To The World" sorti en 2017 (chroniqué dans le magazine) se différencie un peu de la majorité des formations œuvrant dans ce créneau par un côté heavy plus prononcé ("Spira Mirabilis", "Endless Promises") qui se mixe souvent à un côté moderne ("Shades Of Humanity") et qui intègre même un peu d'indus (le calme "Going Nowhere", "Purgatory" titre qui souffle le chaud et le froid avec

également quelques passages de chant masculin), mais avec toujours des passages symphoniques plus ou moins prononcés (le mélodique "Deep Solitude"). Un album qui respecte les codes du genre, avec une chanteuse avec une belle voix qui ne se s'inscrit pas dans le style lyrique à part quelques couplets, des compositions variées et puissantes, mais qui par son côté moderne ("My Last Breath") et puissant ("Outsiders") pourra attirer des fans d'autres styles. (Yves Jud)

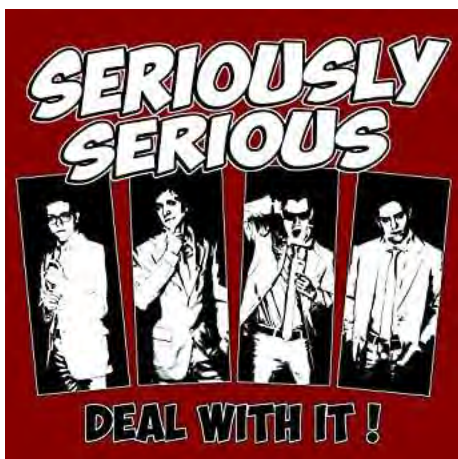


SEMBLANT – OBSCURA

(2020 – durée : 48'48" – 11 morceaux)

Semblant est le groupe le plus extrême que Frontiers, le label italien réputé pour son catalogue composé de groupes mélodiques, a signé et c'est une surprise puisque ce groupe sud américain possède un côté métal extrême assez marqué dans ses compositions. Le groupe n'est néanmoins par le premier venu puisque ses débuts remontent à 2006 lorsqu'il s'est formé dans la ville de Curitiba au Brésil. Après plusieurs changements de line up, deux albums et un EP, le groupe revient avec "Obscura", un album puissant dont la particularité est d'avoir une chanteuse, Mizuho Lin, au timbre clair et puissant (on n'est pas dans le lyrique) et Sergio Mazul qui est à son aise dans les growls et un chant, tour à tour, caverneux ("Dethrone The Gods"), black, death ("The

Hunter, The Hunger") et un brin hard (sur quelques rares couplets du titre "Murder Of Crows"). Cette combinaison est d'ailleurs assez fréquente dans le style (Lacuna Coil par exemple), même si les maîtres dans le genre restent les hollandais d'Epica. Musicalement, le groupe ne se démarque pas, mais possède un niveau technique suffisant pour ne pas déplaire avec une alternance de power métal, de death mélodique et de symphonique avec de bons soli de guitare ("Mere Shadow"). Pour attirer les fans de mélodique, le sextet propose deux ballades ("Porcelain", "Daydream Tragedy"), seuls moments de répit au sein de ce chaudron métallique parfois assez surprenant par ces mélanges musicaux et vocaux. (Yves Jud)

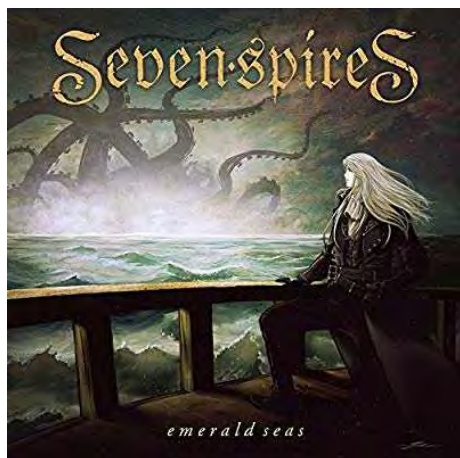


SERIOUSLY SERIOUS – DEAL WITH IT !

(2018 – durée : 36'52" – 10 morceaux)

L'absence de concerts et de festivals m'a permis de faire un tri dans mes piles d'albums à chroniquer et c'est ainsi que j'ai pu me rendre compte que j'avais omis de parler du deuxième opus de Seriously Serious, quatuor suisse, qui pratique un rock festif direct et sans fioriture. Après "Love & Other Candies" en 2017, la formation de la Chaux-de-Fonds revient avec des titres courts qui accrochent immédiatement à la manière de Green Day ("You Make Me Feel So Right", "Buried Alive") ou Clash ("Let Me Go"), le tout enrobé dans des ambiances sixties ("Someone Else") et de soli de guitares vifs. Les

musiciens ont donné pas mal de concerts et l'on sent que leurs compositions sont structurées pour être jouées sur les planches, élément essentiel pour Seriously Serious qui a travaillé son visuel à l'avenant avec un look sixties marqué par le port de costumes blancs, une manière de se démarquer des éternels costumes noirs présents dans certains groupes de rock'n'roll. Un album parfait pour vous remettre le sourire aux lèvres. (Yves Jud)



SEVEN SPIRES – EMERALD SEAS
(2020 – durée : 49'10" – 13 morceaux)

Il est clair que la tournée effectuée avec Avantasia a contribué à faire connaître Adrienne Cowan, la jeune femme ayant impressionné le public par sa faculté à passer d'un chant hyper mélodique à un chant guttural avec une facilité déconcertante. On l'a également retrouvé récemment aux côtés de Sascha Paeth et son projet heavy Masters Of Ceremony. Il est clair que ces expériences ont permis de mettre en lumière Seven Spires, le groupe dans lequel elle officie habituellement. Pour l'occasion, Frontiers a signé le groupe pour son nouvel album qui fait suite à un EP sorti en 2014 et un premier album intitulé "Solveig" paru en 2017. En plus d'Adrienne qui s'est occupée également des claviers et des orchestrations, le groupe est composé de Peter de Reyna

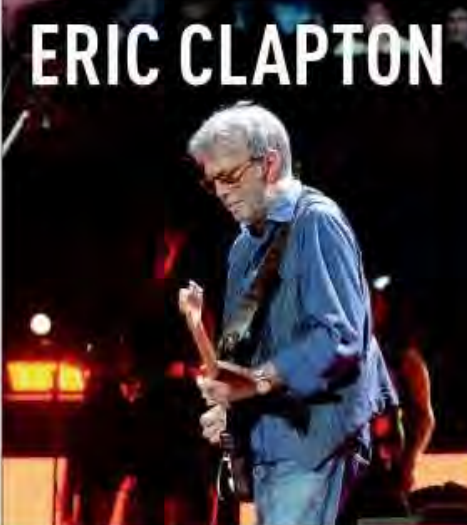
à la basse, de Chris Dovas à la batterie et de Jack Kosto, à la guitare, ce dernier étant également l'un des éléments prépondérants dans le métal symphonique du groupe (teinté parfois de power métal), avec un jeu inspiré, nerveux, aérien ("No Words Exchanged") ou rapide ("Every Crest"). Un autre point clé réside dans la qualité des orchestrations avec des moments épiques qui suivent le chemin tracé par Dimmu Borgir ("Drowner Of Worlds") en opposition avec d'autres qui misent sur la finesse ("Silvery Moon"). Cette diversité se retrouve aussi derrière le micro, où l'américaine alterne plusieurs types de chant, du plus mélodique au plus extrême (growls, death, black sur "Fearless"), même si ce dernier type de chant n'est pas majoritaire. Pour compléter le tout, le quatuor ricain a rajouté des influences orientales/hispaniques ("Ghost Of A Dream"), des chœurs grégoriens ("Drowner Of Worlds") dans son concept album (qui est le prequel du concept album présent sur "Solveig") qui plaira à un public large qui aura l'occasion de découvrir l'un des meilleurs albums actuels de métal symphonique. (Yves Jud)



SILENCE RADIO – LE ROCK EST MORT
(2020 – durée : 70'53" – 12 morceaux)

Paradoxalement, Silence Radio a choisi d'intituler son premier opus "Le Rock Est Mort", alors qu'il démontre clairement à travers ses compositions que ce n'est pas le cas. En effet, ce groupe originaire de Lorient a de solides arguments pour démontrer que le rock est bien vivant à travers des morceaux, où la section basse/batterie est souvent mise en avant ("Ô Capitaine", "En Cavale") avec une alternance de rythmiques qui sont l'une des caractéristiques du combo. Celui-ci arrive également à combiner riffs musclés avec une lente montée en puissance ("Jerrican"), tout en abordant le rock moderne avec passages calmes et chant expressif sur des titres assez longs ("Frontières" et ses 9 minutes), mais aussi hard ("7 Milliards") avec même un petit détour

vers le chant rapé ("Hors-La-Loi"). Au niveau des points forts, on évoquera également les soli de guitares incisifs et parfois assez longs ("Etat d'urgence"), le tout formant un ensemble compact qui fait cohabiter rock énervé et passages mélodiques le tout couplé à un chant clair dans la lignée de No One Is Innocent. Un groupe qui réussit une entrée remarquée dans le paysage rock hexagonal. (Yves Jud)



ERIC CLAPTON

SAMSTAG
05
JUNI
2021

HALLENSTADION ZÜRICH
20 UHR

ORGANISATION: CLAPTON.CH / F







RAIFFEISEN ticketcorner⁺



WHITE STONES – KUAHAY

(2020 – durée : 41'24" – 10 morceaux)

White Stones est le projet de Martin Mendez, le bassiste du groupe suédois Opeth. Entouré du chanteur Eloi Boucherie (qui tient également le micro au sein du groupe catalan de death métal Vidres A La Sang) et du batteur Jordi Farré (Cruciamentum), le musicien uruguayen propose un album qui porte le nom du quartier où il a grandi quand il était jeune. Le contenu de "Kuarahy" évoque par moment la période précédant l'album "Heritage" d'Opeth, opus qui a marqué un tournant dans la carrière du groupe qui a délaissé son côté le plus extrême ainsi que le chant guttural. Ce type de chant rauque est omniprésent au sein des compositions qui bénéficient également d'un gros travail rythmique ("Worms", "Infected Soul"), ce qui n'est pas

étonnant, Martin étant bassiste. Par contre, il est assez surprenant de le retrouver également en tant que guitariste au sein de White Stones et même s'il ne s'occupe que des riffs, son travail ne souffre d'aucune critique. Au niveau des soli, il a fait appel à son collègue Frederik Akesson d'Opeth qui s'en est chargé sur tous les titres (le solo tout en finesse sur "Infected Soul" est superbe), à l'exception du morceau "The One" (un titre avec une rythmique entêtante), où c'est Per Eriksson (Katatonia, Bloodbath) qui s'en est occupé. Alternant les ambiances, parfois torturées et denses ("Taste Of Blood") avec des structures rythmiques évoluant au gré des titres, le trio a réussi avec son album une entrée remarquée dans le cercle des groupes de death métal progressif qu'il faut suivre. (Yves Jud)



THE WILD – STILL BELIEVE IN ROCK AND ROLL

(2020 – durée : 37'55" - 10 morceaux)

3^{ème} album en 8 ans pour les canadiens de The Wild et toujours la même recette qui leur confère une notoriété méritée outre-atlantique : c'est du rock'n roll brut de décoffrage, sans fioritures, qui s'inscrit dans la lignée des Suédois de The Bones ou Dollhouse et surtout des américains de The Tip. Les riffs sont cinglants, rappelant parfois AC/DC (c'est Mike Fraser, le producteur d'AC/DC et de Metallica qui est aux manettes), la rythmique envoie du gros bois, le chant est généreux et puissant, avec un gros zeste de punk-rock façon Ramones pour le côté gouailleur et dévergondé. Pas de soli de guitare très techniques, pas de morceaux alambiqués, rien que du brutal que l'on ramasse en pleine poire et ça fait du bien. "Bad News" ouvre la track-

list de façon explosive et plante magistralement le décor : trois accords qui tranchent dans le vif, une basse qui ronfle comme un poivrot, un chanteur qui s'époumone, une rythmique survitaminée et un refrain très accessible. Le AC/DC de Bon Scott n'aurait pas fait mieux. D'autres titres s'inscrivent dans cette tendance ("Nothing Good comes easy", "King of this town") alors que "Crazy for you" rappelle plutôt "She's gonna do you in" de Boomtown Rats (1977) avec des chœurs dignes de "Sympathy for the Devil" (Rolling Stones - 1968). D'autres morceaux sont de purs brûlots de rock'n'roll ("High Speed", "Going to Hell", "Playing with fire") ou se rapprochent de l'univers des premiers punks, assurant une grosse déferlante pendant 3 minutes ("Still believe in Rock'n Roll", "Young Rebels"). L'album se termine par le superbe "Gasoline", un titre assez long (6 minutes) et très mélancolique, sur un mid-tempo, mettant en valeur les qualités vocales de Lucas Boozus (par ailleurs bassiste) dans un registre, cette fois, beaucoup plus sensuel. Ce *Still believe in Rock'n'Roll* est un album d'une fraîcheur salubre qui fait vraiment du bien en ces temps confinés. Un hymne au rock'n'roll. Ne passez pas à côté.... (Jacques Lalande)



WITCHCRAFT – BLACK METAL

(2020 – durée : 33'04" – 7 morceaux)

Bien que sortant sous le nom de Witchcraft, "Black Metal" est l'œuvre de son leader Magnus Pelander. Il est d'ailleurs étonnant que l'album ne sorte pas sous son propre nom, comme ce fut le cas en 2016 pour son album solo "Time", car le musicien est seul sur ce nouvel opus entièrement acoustique. Cet album est intimiste et ce n'est pas un mince exploit d'arriver à capter l'attention des auditeurs juste avec une guitare (en dehors de quelques notes de claviers sur "Sad Dog") et un micro, mais c'est la performance que réussi Magnus Pelander grâce à une sensibilité à fleur de peau bien mise en valeur par une production parfaite. On a en effet l'impression d'entendre le musicien dans son salon, car on distingue clairement chaque note jouée sur les cordes et

même parfois le souffle du musicien. On est loin des albums "unplugged" de Tesla ou de Scorpions (qui étaient interprétés par l'ensemble du groupe, il faut le reconnaître), qui alternaient les ambiances. Ici place au calme à travers des titres épurés d'une grande beauté et chantés avec délicatesse. Un album qui par son contenu aurait aussi bien pu figurer dans la section blues/folk, mais Witchcraft ayant une carrière métal, ce choix n'a pas été privilégié. (Yves Jud)

BLUES – SOUTHERN ROCK – FOLK ROCK – PSYCHEDELIC ROCK



BAI KAMARA JR & THE VOODOO SNIFFERS – SALONE

(2020 – durée : 49'33" – 15 morceaux)

Cet album de Bai Kamara Jr & The Voodoo Sniffers est l'œuvre d'un seul homme Bai Kamara Jr qui est né en Sierra Leone ("Salone" veut d'ailleurs dire Sierra Leone en langue krio) avant de venir en Europe (Belgique et Angleterre). C'est d'ailleurs sur le "vieux continent" qu'il a commencé sa carrière artistique musicale sans pour autant renier ses origines africaines et cela se retrouve tout au long de son opus. Sur ce dernier, Bai Kamara Jr en plus de chanter, joue également de tous les instruments. L'ensemble de l'opus est assez intimiste, mais à aucun moment, l'on ne s'ennuie, car l'homme possède un gros feeling et dès le premier titre ("Can't Wait Here Too Long"), l'on accroche à ce blues épuré mais groovy. On remonte aussi à plusieurs reprises aux racines du

blues avec comme point central une guitare acoustique qui accompagne un chant plein de chaleur ("Black Widow Spider") faisant penser aux pionniers du style, tel que John Lee Hooker. Les notes sont jouées avec délicatesse ("Homecoming", "Some Kind Of Loving") et même si le rythme s'accélère légèrement sur "Time Has Come" et devient rock sudiste sur "Fortune", la qualité musicale reste intacte. Un album parfait pour s'évader dans la lignée de Keb Mo et Taj Mahal. (Yves Jud)



FRANCK & DAMIEN - YOU CAN FIND YOUR WAY

(2019 – durée : 42'11" – 10 morceaux)

Il est clair que Franck et Damien ont trouvé leur chemin musical (en référence au titre de l'album), car les compositions présentes sur leur album sont toutes des pépites de folk rock. Même si le côté "électrique" et rock est légèrement privilégié en début ("Devil's Daughter") et fin ("I Won't Forget") d'album, les autres morceaux mettent plus en avant les guitares acoustiques avec un jeu à fleur de peau ("Someone", "Dear Father"), qui sied parfaitement au timbre plein de feeling de Franck. Les deux artistes sont au diapason et l'on ressent la complicité musicale qui les unit. Pour étoffer leur musique, les deux artistes utilisent

également l'harmonica ("Lonely Boy") ou le banjo ("Rosy") pour faire voyager l'auditeur vers les Usa et la Nouvelle-Orléans en particulier, terre musicale par excellence. Un album d'une grande pureté qui rappelle par moment Ben Harper, Seasick Steve ou Donavon et même si ces influences sont présentes, elles sont parfaitement intégrées à l'univers musical de ces deux musiciens talentueux. (Yves Jud)



LEAH – ANCIENT WINTER
(2019 – durée : 35'11" - 8 morceaux)

Leah, c'est en fait Leah McHenry, la chanteuse, compositrice et interprète (piano et synthés) de la formation qu'elle anime depuis 2009 et qui porte son nom. *Ancient Winter* est son 5^{ème} album. La musique proposée par la Canadienne dans cet opus n'est guère dans un créneau métal, bien que celle-ci s'en revendique. On est plutôt dans un style médiéval avec la voix superbe de Leah et des ambiances mystérieuses, envoûtantes, dans lesquelles les instruments classiques (violon, flûte, violoncelle, harpe) ou anciens (vielle de gambe, flûte irlandaise) font la loi. Cet univers celtique et médiéval d'une très grande pureté que ce soit au niveau de la voix, des mélodies ou des parties instrumentales, n'est pas sans rappeler Blackmore's Night, Cellar Darling et surtout la

formation de folk-métal allemande Faun. Les morceaux commencent généralement lentement avec des atmosphères un peu secrètes, avant une accélération du tempo qui s'ouvre sur une partie instrumentale très folk. Seul "Puer Natus" est sautillant de bout en bout dans un style digne de Steeleye Span. Les ambiances sont toutes un peu ésotériques, mais ne se ressemblent pas pour autant, ce qui donne de la diversité et de la personnalité à l'ensemble. Tout est magnifique dans cette galette qui va séduire les amateurs de folk médiéval et d'ambiances celtiques, d'autant que celles-ci sont rehaussées par la voix splendide de Leah McHenry. Mes préférences vont cependant à "Light of the World" qui rappelle "Blessed Me" de Schelmish par son côté orientalisant (album de Schelmish *Wir werden Sehen* - 2007), "Gaudete" pour ses polyphonies superbes et son accompagnement à la harpe, un morceau que n'aurait pas renié Cellar Darling, et pour "Noël Nouvelet", un titre magnifique tout en nuances (sans doute le meilleur de cet album) dans un registre proche de Faun. Mais attention, l'inconvénient avec cet album..... c'est qu'on devient très vite accro. Une pure merveille pour les amateurs du genre. (Jacques Lalande)



SARI SCHORR – LIVE IN EUROPE
(2020 – durée : 61'13" – 12 morceaux)

Profitant de sa tournée européenne 2019, Sari Schorr en a profité pour enregistrer plusieurs shows (Rapperwil-Jona en Suisse, Hampshire et Londres en Angleterre), desquels sont tirés plusieurs titres que l'on retrouve sur ce live explosif. Les titres s'enchainent sans coupure et permettent d'apprécier au mieux la voix de tigresse de cette new-yorkaise que l'on compare souvent à Janis Joplin et Tina Turner ! Il faut reconnaître que la chanteuse possède du coffre et cela saute à nos oreilles tout au long de ces enregistrements en public, que ce soit sur le puissant "The New Revolution", le soul "Demolition Man" (marqué par un solo d'Hammond) ou le blues rock "Dawn The Reason". La voix puissante et gorgée de groove de Sari Schorr est vraiment

impressionnante et lorsqu'elle s'attaque à l'exercice des covers, cela se ressent encore plus. En effet, trois reprises figurent au menu : le groovy "I Just Want To Make Love To You" de Willie Dixon, le plus rock "Black Betty" de Ram Jam mais interprété dans une version différente et "Ready For Love" de Bad Company gorgé de feeling. Ce dernier titre fait partie des deux bonus tracks présents et issus des sessions enregistrées en acoustique pour la BBC et qui démontrent le talent de cet artiste qui aurait dû venir en Europe en mars mais dont la tournée a été annulée suite à l'épidémie. Espérons qu'elle puisse revenir au plus vite, car on a hâte de la revoir en live. (Yves Jud)

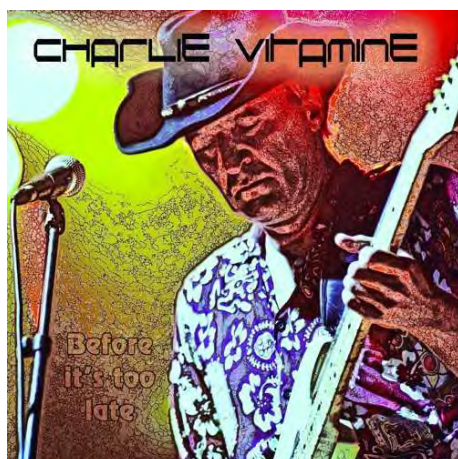


VANJA SKY – WOMAN NAMED TROUBLE

(2020 – durée : 41'50" – 11 morceaux)

Le premier album "Bad Penny" sorti en 2018 (chroniqué dans le magazine 146) de Vanja Sky avait séduit par son blues rock énergique qui cohabitait avec des titres plus calmes. Pour son deuxième opus, la recette est la même et à part un changement de look (la chanteuse guitariste est passée du blond au noir au niveau des cheveux), on retrouve avec plaisir la voix légèrement rocailleuse de la jeune croate qui à nouveau "n'a pas mis par tous ses œufs dans le même panier". Cela commence d'ailleurs par "Rock 'n' Rolla Train", le titre le plus hard de l'opus et qui s'inspire au niveau des riffs d'AC/DC, alors que le morceau suivant intitulé "Hard Times" possède un côté Rolling Stones.

Un début en fanfare et cela continue ensuite avec "Turn It Up", une composition qui lorgne vers le classic rock, pour ensuite aller vers des titres groovy ("Life Is A Bitch", une reprise de Luther Allison), folk ("What's Going On"), country ("Let's Get Wild") ou rock ("Voodoo Mama" un titre avec un passage psychédélique en son milieu), avec à chaque fois des soli de guitare parfaitement en place. A ce titre, la fin de l'album vaut également le détour, avec la reprise du titre "Oh Well" de Fleetwood Mac et surtout le titre emblématique "Shadow Play" de Rory Gallagher (Vanka Sky avait d'ailleurs déjà mis en avant le guitariste irlandais en reprenant et en nommant son précédent opus "Bad Penny") pour un final en feu d'artifices ! Superbe et une artiste à suivre de prêt tant son talent est omniprésent tout au long de son nouvel album. (Yves Jud)

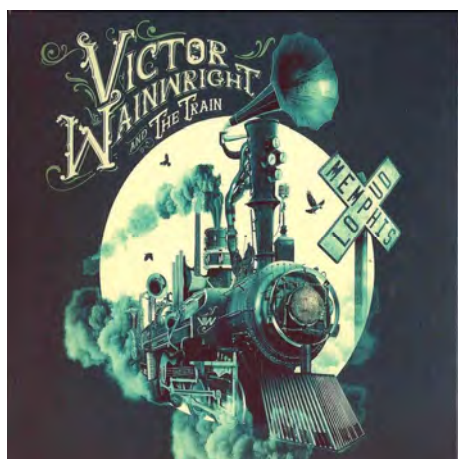


CHARLIE VITAMINE – BEFORE IT'S TOO LATE

(2020 – durée : 64'52" – 15 morceaux)

Charlie Vitamine est un guitariste franco-suisse qui a déjà une longue carrière musicale derrière lui, puisque Krypton, son premier groupe, remonte à 1975. Le musicien a ensuite formé d'autres groupes (Skylight, Crashlanding, CQFD, ...) et enregistré plusieurs albums, la majorité sous son nom. Son dernier opus est d'ailleurs sorti récemment et rassemble 15 morceaux dont la reprise du superbe blues "Bleeding Heart" d'Elmore James. Il y a d'autres blues (les biens nommés "Just A Blues", "Too Tired For The Blues") sur ce cd, l'occasion pour Charlie de mettre en avant un jeu de guitare posé et plein de feeling, mais l'homme sait également proposer des parties plus musclées, à l'instar du titre "Astro Man Gypsy Man" qui se termine en une sorte de fusion

électrique, alors que "Changes" comprend une partie de guitare à la Jimi Hendrix. D'un autre côté, le guitariste possède également un côté groovy, qu'il développe sur plusieurs titres ("Non Grata", "Can You Tell Me Why"), bien secondé sur certaines compositions ("Madness Rose", "Stand Up And Wake Up") par une section de choristes féminines et un chant masculin rocailleux, qui est parfois parlé ("Changes"). Un album dont la variété musicale est le fil conducteur. (Yves Jud)



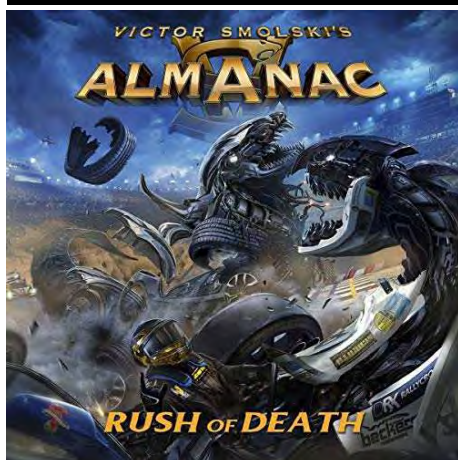
VICTOR WAINWRIGHT AND THE TRAIN – MEMPHIS LOUD

(2020 – durée : 57'49" – 12 morceaux)

Le pianiste et chanteur Victor Wainwright à la voix chaude, nous convie à monter dans son train pour un voyage musical très varié puisque accompagné de ses six musiciens et de onze invités (dont plusieurs chanteurs), l'artiste américain propose des compositions où les cuivres sont nombreux ("Walk The Way", "Memphis Loud") dans un registre qui inclue du jazz, du swing, du blues, du boogie du honky-tonk, du rock, ... le tout se côtoyant tout au long de ce nouvel album. Le piano, l'orgue hammond et les claviers sont souvent à l'honneur ("Sing", "My

Dog Riley") mais également les guitares avec des soli bien présents et là aussi avec une variété appréciable puisque cela va du blues ("Disappear") au rock reggae ("Golden Rule") avec parfois un son moderne. Ces mélanges musicaux hétéroclites fonctionnent bien, ce qui n'est pas étonnant, Victor Wainwright étant un habitué pour son travail des nominations et des récompenses (dont sept blues music awards attribués par "The Blues Fondation") et cela devrait continuer avec ce nouvel opus. (Yves Jud)

DVD/ CD+DVD



VICTOR SMOLSKI'S ALMANAC – RUSH OR DEATH (2020 - cd - durée : 47'03" - 10 morceaux / dvd – 98')

Pour celles et ceux qui en douteraient, Almanac est le groupe de Victor Smolski (ex-Rage, Mind Odyssey, Lingua Mortis Orchestra) et cela se remarque d'emblée sur le troisième opus du guitariste biélorusse, puisque son nom a été rajouté, Almanac devenant Victor Smolski's Almanac. Ce changement se retrouve également au niveau du line-up qui a profondément été remanié, puisqu'un nouveau batteur a été recruté (Kevin Kott), mais c'est surtout au niveau chant qu'il y a une grosse différence, puisque Andy B.Franck (Brainstorm) et David Readman (Pink Cream 69) ont délaissé le micro au profit de Patrick Sühl (ex-Gun Barrel, ex-Pantaleon). Ce dernier se débrouille d'ailleurs pas mal, avec un timbre plus heavy et moins mélodique que ces prédécesseurs. A noter

que le chant féminin est toujours conservé grâce à la présence de Jeannette Marchewka. L'album est à la fois dans un créneau power métal mais aussi heavy et toujours épique et symphonique avec en son milieu la "Suite Lingua Mortis Part 2" qui fait suite à la partie 1 qui apparaissait sur l'album "Speak Of The Devil" de Rage en 2006. L'apparition de l'orchestre donne évidemment un côté plus grandiloquent notamment lorsque les chœurs renforcent le tout ("Soiled Existence"). Deux thèmes prédominent au sein de cet opus, les courses de voitures ("Predator"), l'une des passions du guitariste (des photos sur ce thème illustrent d'ailleurs le livret qui accompagne l'album) et les gladiateurs ("The Human Essence"). L'opus est accompagné d'un dvd bonus très complet, dont le point central est le concert que le groupe a donné le 03 août 2019 lors du Jeonju Ultimate Music festival en Corée (un autre morceau est également présent sur le dvd mais enregistré lors de l'édition 2018) avec sa formation actuelle et qui comprend dix morceaux pour une durée de 52 minutes et qui permet de constater à quel point, Victor Smolski est un guitariste extraordinaire (cela est également le point marquant de "Rush Or Death"). Trois autres morceaux live figurent également au programme issus du concert donné à Minsk en 2019, alors qu'un autre titre est tiré du show que le groupe a donné à Moscou en 2019. Pour compléter le tout, le groupe a rajouté un documentaire filmé lors du Metalfest Open Air de 2019. Un package très complet et qui permet de se rendre compte que même si le line up d'Almanac a profondément changé, la version 2020 dispose de très bons atouts pour séduire. (Yves Jud)



BLUE ÖYSTER CULT – 40TH ANNIVERSARY – AGENTS OF FORTUNE – LIVE 2016 (2020 – cd - durée : 37'03 – 10 morceaux / dvd – durée : 58'55" - 9 morceaux + bonus)

"Agents OF Fortune" est le 4^{ème} album de Blue Öyster Cult et celui qui a permis au groupe américain d'avoir l'un des ses plus gros hits avec le titre "(Don't Fear) The Reaper" et ses riffs inoubliables et son refrain pop. Cet album comprend également quelques autres morceaux connus dont "E.T.I. Extra Terrestrial Intelligence" (le groupe a souvent basé ses textes sur la science fiction) avec son riff d'ouverture très hard, "Sinsful Of Love" et son côté pop ou le plus lourd "Tattoo Vampire". Pour fêter les quarante ans de cet album, le groupe new yorkais a choisi de l'interpréter dans son intégralité et dans son ordre original (sur le dvd, le premier morceau ne figure pas) au Red Studio à Hollywood en

septembre 2016 devant un public trié sur le volet (on ne l'entend d'ailleurs quasiment pas). Pour ce show

spécial, le groupe a réussi à convaincre leur ancien collègue Albert Bouchard (guitare, chant, batterie) de venir les rejoindre pour quelques titres et c'est donc avec un réel plaisir que l'on retrouve le trio de guitaristes composé également d'Eric Bloom et Donald "Buck Dharma" Roser se retrouver ensemble dans l'ambiance cosy du studio. L'entente est au beau fixe et permet d'apprécier ce moment unique (très bien filmé), marqué par les soli tout en finesse de Buck Dharma et des parties vocales également très réussies (le refrain de "Sinsful Of Love" chanté à cinq). Une occasion unique de redécouvrir cet album magique du BÖC dans des conditions optimales. En petit bonus, vous pourrez également visionner une interview du groupe d'une vingtaine de minutes. (Yves Jud)



HARDLINE – LIFE LIVE (2020 – cd – durée : 70'12" – 12 morceaux /dvd – durée : 79'26" – 13 morceaux)

Cet enregistrement est certainement l'un des derniers à être issu du festival Frontiers, le label italien ayant décidé d'arrêter cette année le festival. Comme je le disais dans le précédent numéro, c'est dommage, car c'était l'occasion de voir des formations tournant peu et même si Hardline ne fait pas partie de cette catégorie, le groupe jouant beaucoup depuis son retour en 2009, les enregistrements live du groupe sont relativement rares. En effet, le dernier étant le "Live At Gods Festival" de 2002, il était temps de proposer du nouveau matériel live, d'autant que le line up a évolué au fil des années. Ce concert a été enregistré le 27 avril 2019 et comme je l'évoquais dans le live report du festival dans le numéro 154, ce show permettait de se rendre concert à quel point

Hardline était l'un des meilleurs groupes live dans le style mélodique, ce concert revêtant également un caractère exceptionnel par la présence du batteur d'origine Dean Castronovo (ex-Journey, Revolution Saints, The Dead Daisies) sur deux titres tirés de l'album "Double Eclipse" de 1992 (le concert s'est d'ailleurs articulé autour de cet opus, sept morceaux en étant issus), le très hard "Life's A Bitch" et la très longue power ballade "In The Hands Of Time". Au niveau des morceaux calmes, on notera aussi deux autres très belles ballades, "Page Of Your Life" (tirés du dernier album "Life" et dont deux autres compositions furent jouées, dont "Take A Chance" uniquement présent sur le dvd) et le magnifique "Take Your Home" chanté en duo avec le claviériste Alessandro Del Vecchio. Un concert vraiment réussi, grâce à des titres de haute volée ("Dr Love", "Hot Cherie"), un chanteur exceptionnel (Johnny Gioeli) et un groupe au diapason (tous ont été excellents), notamment Marco Percudani à la guitare qui a allié feeling et dextérité. (Yves Jud)



KREATOR – LONDON APOCALYPTICON - LIVE AT THE ROUNDHOUSE (2020 – cd – durée : 72'36" – 17 morceaux /dvd – durée : 254' – 53 morceaux)

Les fans de thrash métal vont se régaler avec ces enregistrements live de Kreator, l'un des piliers du style. Présenté dans un beau coffret, agrémenté d'un livret assez fourni en belles photos du groupe mais également de clichés de fans du monde entier, ce "London Apocalypticon" présenté sous cette forme là (plusieurs éditions sont sorties chez Nuclear Blast), a l'avantage d'inclure sous format dvd, en plus du live enregistré au Roundhouse à Londres le 16 décembre 2018, le concert donné le 31 octobre 2018 dans l'immense Movistar Arena à Santiago au Chili et celui donné dans le cadre du festival Masters Of Rock en République Tchèque avec à chaque fois des scènes et des effets spéciaux différents (écrans géants, canons à confettis, flammes, ...) mais aussi des fans plus ou moins déchainés, la palme revenant

(comme souvent) au public sud américain pour sa folie. Les set listes comprennent beaucoup de titres en commun, mais cela n'est pas gênant, car leur ordre d'interprétation est différent lors de chaque show. L'ensemble est bien filmé, malgré le fait que le quatuor allemand soit adepte des lumières sombres, le peu de luminosité renforçant encore la puissance des morceaux. Très bien interprétés, avec des riffs massifs à

profusion et des passages impeccables entre les deux guitaristes (Mille Petrozza et Sami Yli-Sirniö), les morceaux abordent aussi bien les années 80 ("Awakening Of The Gods", "Flag Of Hate", "Pleasure To Kill") que les années 90 ("People Of The Lie", "Phobia") que celles des années 2000 avec néanmoins une préférence pour "Gods Of Violence" ("Satan is Real", "Hail To The Hordes", "Fallen Brother", "Gods Of Violence"), le dernier album sorti en 2017. A ce titre, l'édition présentée ici, vaut le détour, car en outre les concerts supplémentaires, elle contient également les cinq vidéos qui ont été réalisées pour cet opus. Au final une belle leçon live de thrash donnée à son public par Kreator, formation culte qui a débuté sa carrière en 1985 avec l'album "Endless Pain" ! (Yves Jud)




VIVEZ L'EXPÉRIENCE ROCK IN STORE CAFÉ
 Tshirts & cadeaux originaux et inédits

9A rue Poincaré
 68700 Cernay
 03 89 39 06 31
rockinstore@orange.fr

Du Mardi au vendredi
 de 10h à 12h et de 14h à 18h30
 Le samedi
 de 9h30 à 12h et de 14h à 17h30
 Fermé le jeudi matin



Des articles rock originaux et inédits en direct d'Angleterre




NOUVEAU : flashez notre appli!

Le neuf côtoie l'occasion - il y en a pour toutes les bourses

10% de remise



THE BOX TOPS – THE LETTER/NEON RAINBOW + CRY LIKE A BABY + NON STOP + DIMENSIONS

(2020 - cd 1 – durée : 81'42" - 29 morceaux / cd2 – durée : 81'45" – 25 morceaux)

Emmené par l'emblématique Alex Chilton, son chanteur alors âgé de seulement 16 ans, The Box Tops a décroché d'entrée la tête des charts US pendant plusieurs semaines en 1967 avec "The letter", un single qui se vendra à 4 millions d'exemplaires et un hit qui sera repris par de nombreux artistes dont Joe Cocker. Le label BGO réédite en double cd, les quatre albums enregistrés par le groupe de Memphis jusqu'à sa séparation en 1970. L'occasion de se plonger dans la musique aux accents tantôt rock, pop, country, blues, psychédélique et surtout soul de The Box Tops, une musique qui ne se limite heureusement pas à "The

letter". Considéré par certains à l'époque, comme le pendant américain d'un Spencer Davies Group, The Box Tops est sans doute moins rock que la bande de Stevie Winwood. Son premier album "The letter-Neon rainbow" est une belle réussite et renferme quelques pépites. "The letter" bien sûr mais aussi "Break my mind" ou "Neon rainbow" sans oublier une magnifique reprise du "Whiter shade of Pale" de Procol Harum. "Cry like a baby" qui sort l'année suivante, en 1968, poursuit sur la lancée de son prédécesseur avec les excellents "Cry like a baby" et "Deep in Kentucky" mais aussi "Fields of clover", la reprise de "The letter" et un "You keep me hanging on" des Supremes entièrement revisité. Un album plus soul, où l'orgue et les arrangements de cordes soulignent la qualité des compositions et du groupe. Quatre titres bonus complètent ce premier cd, dont le très bon "Georgia farm boy" avec juste la voix de Chilton, la guitare acoustique et un accompagnement très discret. "Non stop", le troisième album du groupe du Tennessee, s'ouvre pied au plancher avec "Choo choo train" et un "I'm movin'on" plus country, avant "Sandman", "She shot a hole in my soul" et "People gonna talk" qui sont d'authentiques perles de soul cuivrée tout comme "Rollin in my sleep" et "I can dig it". On n'oubliera pas l'habité "Yesterday where's my mind", sorte de rencontre improbable des Doors et de Tom Waits, et la très belle reprise du "Rock me baby" de BB King. Avant de connaître le succès en solo et avec Big star, Alex Chilton enregistrera un ultime disque avec The Box Tops: "Dimensions" (1970). Un disque où l'on retrouve de belles reprises du "I shall be released" de Bob Dylan ou du "Ain't no way" de Neil Diamond, de bons titres comme "Midnight angel" ou ce "I see only sunshine" signé par Chilton, mais aussi du blues avec une nouvelle version, de plus de neuf minutes cette fois, du "Rock me baby" de BB King. Trois autres titres bonus viennent boucler ce très bon travail de réédition accompagné par un livret très complet. (Jean-Alain Haan)

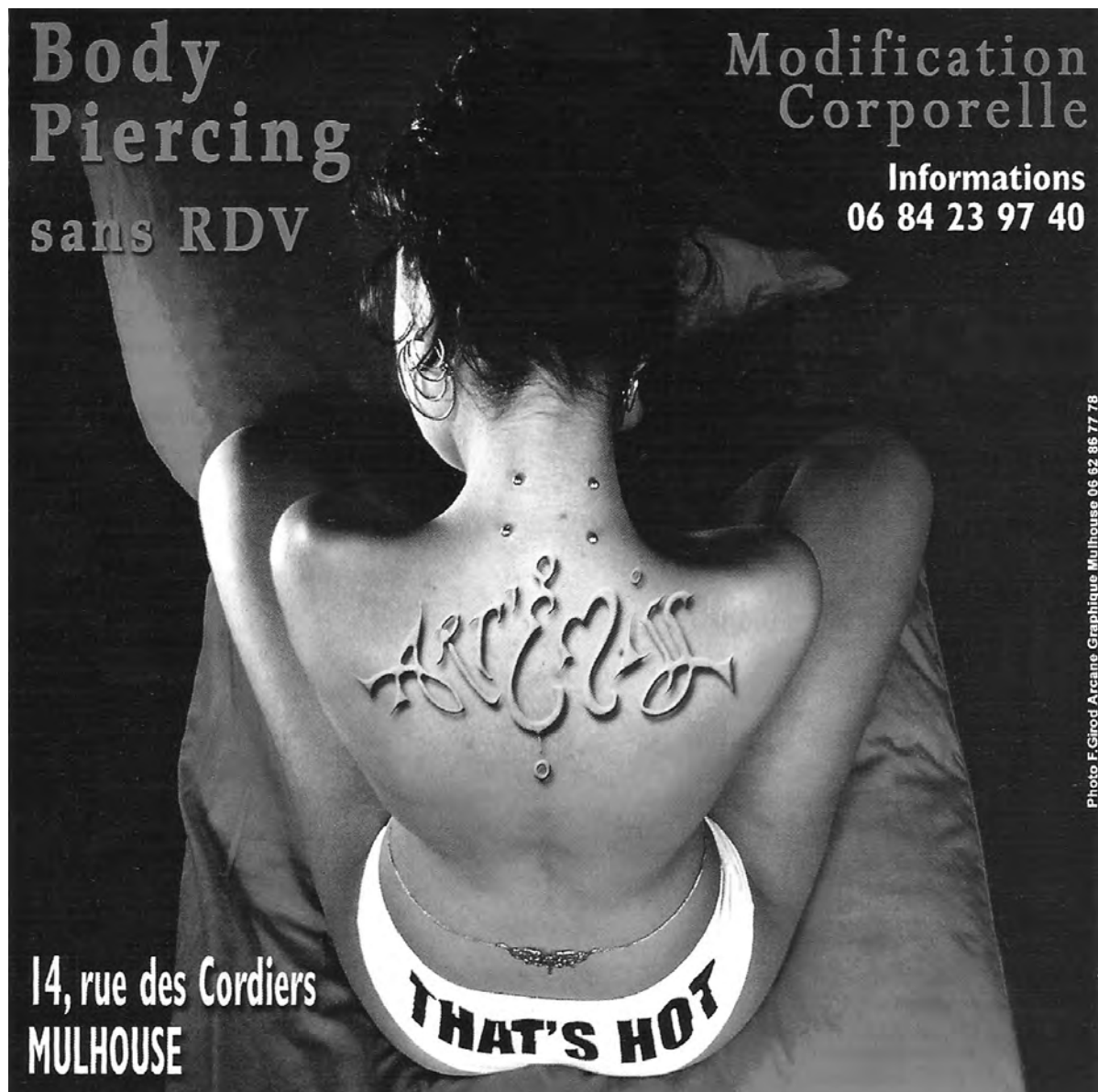


SIR LORD BALTIMORE – KINGDOM COME – SIR LORD BALTIMORE – III : RAW (réédition 2020 - cd 1 – durée : 37'59" -10 morceaux / cd 2 – durée : 32'06" – 6 morceaux / cd 3 – durée : 57'56" – 6 morceaux)

La machine à remonter le temps nous ramène en 1968 du côté de Brooklyn où le batteur John Garner, le guitariste Louis Dambra et le bassiste Gary Justin forment un power trio sur le modèle de Cream, leur idole. Sir Lord Baltimore est né et le groupe new-yorkais, à l'image d'un Blue Cheer ou d'un Grand Funk Railroad sera l'un des pionniers du hard rock aux Etats Unis, même s'il ne décrochera jamais le succès et la notoriété espérés. Le trio qui a pourtant tourné en compagnie du J.Geils band et ouvert pour Black Sabbath, est en effet resté dans l'ombre mais enregistra un excellent premier album en 1970. "Kingdom

come" dont une partie des dix titres a été enregistrée en compagnie d'Eddie Cramer au Electric Lady studios chers à Jimi Hendrix, ouvre ce coffret de trois cd's, où HNE-Cherry Red nous propose une intégrale de ce trio aussi oublié que ses disques. "Master Heartache" qui introduit ce premier album est pourtant une vraie

tuerie avec sa grosse basse, la batterie explosive de Garner (qui assure aussi les vocaux) et les solos endiablés du guitariste Louis Dambra. Et ça continue aussi fort avec "Hard rain fallin", "Lady of fire", "Pumped up" et "Kingdom come" ou encore "I got a woman", "Hell hound", "Helium head (I got a love)" et "Ain't got hung on you". Rien à jeter sur ce premier disque, bourré d'un hard rock à l'énergie et à l'urgence brutes, qui cinquante ans après sa sortie, peut toujours s'écouter aussi fort. En 1971 pour son second album, le groupe qui a été rejoint par Joey Dambra (le frère de Louis) à la seconde guitare, inclus désormais des parties acoustiques et d'orgue, et voit ses parties vocales partagées par le trio originel. L'énergie du premier album semble quant à elle s'être envolée à l'écoute des plus de dix minutes de "Man from Manhattan", qui ouvrent l'album avec des accents pompeux et expérimentaux. Du désastre de cet album, on sauvera tout de même des titres comme "Loe and behold" et "Woman tamer", où l'on retrouve un peu du Sir Lord Baltimore d'avant. L'histoire s'arrêtera là pour le groupe et il faudra attendre 35 ans pour entendre reparler de Sir Lord Baltimore. Alors que ses deux premiers albums furent réédités en 1994, le groupe sera en effet reformé en 2006 par John Garner et Louis Dambra, rejoints par le bassiste Tony Franklin (The Firm, Whitesnake, Blue Murder, Dokken, Tony Mac Alpine...). La formation enregistrera "III: Raw" qui clôturera ce coffret. Six titres et moins de trente minutes d'enregistrement seulement, avec un hard rock à l'ancienne et à l'énergie retrouvée, mais au résultat manquant cruellement d'inspiration. Des titres comme "(Gonna) fill the world with fire" ou "Cosmic voice" ne parviennent pas à sauver cet ultime disque. (Jean-Alain Haan)



Body Piercing
sans RDV

Modification Corporelle
Informations
06 84 23 97 40

14, rue des Cordiers
MULHOUSE

THAT'S HOT

Photo F.Girard Arcane Graphique Mulhouse 06 82 86 77 78



THE CLASH – LONDON CALLING

(1979 – durée : 67'01" - 19 morceaux)

Si la sortie de l'album *The Piper at the Gates of Dawn* de Pink Floyd (août 1967) a engendré la plupart des courants musicaux des seventies (Prog, Rock Psyché, Kraut rock, Space rock, Free Jazz....) et si la sortie du *Led Zeppelin I* (janvier 1969) a sans doute été l'acte de baptême du hard rock, celle du *London Calling* des Clash (décembre 1979) a eu un impact plus que considérable sur la musique des eighties. Remettons en place le contexte de 1979 : les dinosaures du rock progressif s'éteignent les uns après les autres, les groupes de hard rock y vont tous de leur double album en concert en signe de testament, marquant clairement la fin d'une époque, tandis que les USA n'ont toujours pas trouvé de véritables remplaçants à Creedence

Clearwater Revival, les Doors ou Hendrix. La plupart des grosses écuries étaient en panne d'inspiration, et pour certaines comme Deep Purple, Led Zep ou Black Sabbath, c'était carrément la panne sèche. Seul Aerosmith aux US maintenait la barre. Ce vide et ce besoin de changement radical a vu l'arrivée des éternels de la crête dans l'underground britannique qui aboyaient des slogans politiques et révolutionnaires forts, avec trois accords de guitare ("Alternative Ulster", "London's Burning", "English Civil War", "Anarchy in the UK"), sans accompagner pour autant une quelconque contestation sociale (à part en Irlande du Nord), à l'inverse de mai 1968 où la contestation sociale était bien présente mais n'a eu qu'un faible impact sur la culture musicale populaire. Il était clair que ce contre-feu allumé par les Pistols, Clash, Stiff, Buzzcocks et consorts avait réveillé les consciences mais qu'il allait aussi très vite s'éteindre, car trop réduit en terme de cadre musical (pour la plupart, il aurait fallu qu'ils apprennent un quatrième accord....) et sans rapport avec les véritables aspirations sociales des populations. Pourtant, le groupe le plus "fréquentable" d'entre eux pour les médias, à savoir les Clash, allait à dessein provoquer les conditions de la véritable révolution culturelle, artistique et musicale que le rock attendait. Les critiques de rock de l'époque avaient la fâcheuse tendance à étiqueter les groupes et à les ranger dans des cases en fonction de leur style. A cet égard The Clash était pour eux un groupe "punk" stricto sensu. Le public était un peu pareil et attendait l'album d'un groupe donné en espérant qu'il soit comme le précédent. Regardez la discographie de groupes comme Deep Purple, Yes ou Genesis, par exemple, et vous verrez les éléments de continuité très forts qu'il y a entre chaque album. S'en démarquer était coupable aux yeux de la critique. En écrivant le *London Calling*, Mick Jones et Joe Strummer savaient ce qu'ils faisaient : sortir du cadre rigide dans lequel on les tenait pour explorer d'autres rivages, même très éloignés. Il fallait choquer, pas par des outrances posturales ou vestimentaires, mais par la musique. La rupture musicale ne devait pas rester purement stylistique, mais générer des changements d'attitude en matière de création. En un mot, il fallait ébranler l'ordre établi en osant autre chose, en faisant non pas ce que la critique attendait, mais ce qui plaisait à l'artiste, sans crainte du jugement. A cet égard, on retrouve dans le *London Calling* du rock'n'roll, du reggae, du jazz, de la pop, du latino, du funk et bien d'autres choses sans aucun rapport avec ce qu'on attendait de The Clash après leurs deux premiers albums (la chanson "Révolution Rock" avec cuivres, ambiance latino et reggae est symptomatique à cet égard). Le triple *Sandinista* qui sortira un an plus tard enfoncera encore plus le clou. Si cela avait été un groupe lambda qui avait sorti cette galette, elle aurait été massacrée par la critique pour les raisons évoquées ci-dessus, la plaçant au rang d'un aimable fourre-tout. Comme c'étaient les Clash qui sortaient *London Calling*, on a crié au génie, avec raison d'ailleurs. La brutalité du changement en fit une révolution, un manifeste pour la musique à venir, avec comme principe d'action lancé par Jones et Strummer : "Puisque nous, The Clash, avons osé le faire alors, vous-aussi, faites-le. Lâchez-vous, tout est permis." Avec ce disque, ils venaient de jeter un pavé dans la mare, pavé qui allait éclabousser dans tous les sens et très loin, à la fois dans l'espace et dans le temps. L'idée était maintenant de tout explorer, d'abandonner les sillons commerciaux des seventies pour retrouver quelque chose d'authentique. Ce bouillon de cultures (de toutes les cultures) allait occasionner la naissance de myriades de groupes et de genres en Angleterre et ailleurs : Joe Jackson, U2, The Police, Johnny Clegg, Sugar Cubes, Simple Minds,

Duran Duran, Dexy's Midnight Runners, Peter Dinklage et la World Music, Madness, pour ne citer que ceux-là, le trash, le hardcore, le rock gothique, la scène alternative française (Les Négresses vertes, la Mano, Pigalle) avec même quelques revivals sympas tels que les Stray Cats. Sans le *London Calling*, des merveilles comme *The Rise and Fall* de Madness (1982) ou *Body and Soul* de Joe Jackson (1984) n'auraient jamais vu le jour. L'impact de ce changement de mentalité est perceptible jusqu'au rap et au grunge. Pour cela, il a donc fallu un déclencheur et ce ne sont les éternels de la crête qui sont la vraie révolution punk, mais bel et bien la sortie de l'album *London Calling*. Les premiers punks comme les Pistols ont apporté leur démesure et leurs excès. Ils ont choqué d'une autre façon. Mais la vraie rupture culturelle et musicale, c'est les Clash qui l'ont provoquée en systématisant un droit à la liberté artistique et à la différence, tel que le revendiquaient les groupes Mods dans les sixties ou des artistes comme les New York Dolls ou David Bowie qui avaient, à leur façon aussi, posé les premières banderilles de cette explosion. Le *London Calling* n'a rien d'exceptionnel au niveau virtuosité instrumentale, ni même au niveau mélodique. Mais réécoutez-le en le replaçant dans son contexte et essayez d'identifier les éléments de rupture et de projection vers l'avenir. Vous en conviendrez alors que c'est bel et bien l'un des disques les plus importants de l'histoire du rock. (Jacques Lalande)

CONCERTS



Myrath

ELEINE + MYRATH – SAMEDI 07 mars 2020 – Z7 – Pratteln (Suisse)

Je ne pensais pas en allant au Z7 en ce 1^{er} samedi du mois de mars que cela allait être le dernier concert avant une longue période (on croise d'ailleurs les doigts pour une reprise début septembre), car malgré des restrictions qui commençaient à s'appliquer notamment en France, la Suisse permettait encore l'organisation des concerts. Ce fut néanmoins devant un public restreint que la soirée a eu lieu, puisque quelques jours auparavant, les autorités avaient ordonné au Z7 de ne plus vendre de billets. Les heureux élus ont pu assister dans des conditions particulières liées

aux distanciations sociales à une belle soirée qui a débuté par la montée sur les planches d'Eleine, mené par la chanteuse Madeleine Lijestam, qui était auparavant mannequin. Ce groupe suédois a proposé, un métal symphonique certes classique, mais bien interprété avec un chant lyrique bien en place, mais qui est sorti parfois du cadre du style, notamment sur "Death Incarnate", un titre groovy un peu indus, tout en surprenant l'assistance avec la reprise du titre "Mein Herz Brennt" de Rammstein chanté par le guitariste. Eleine a donc le potentiel pour aller beaucoup plus loin, à condition de travailler son originalité. A ce titre, Myrath s'en est sorti avec les honneurs, car en quelques années, le groupe tunisien est passé d'espoir à valeur sûre, grâce à un style unique qui mélange métal progressif et sonorités orientales. A chaque tournée, le groupe peaufine ses apparitions et cette tournée qui faisait suite à la sortie du fabuleux "Shehili" sorti en 2019 a réservé encore des surprises, car en dehors de la danseuse (un classique des tournées du groupe), le public a eu droit à des tours de magie (lévitation), mais surtout à un groupe au top de sa forme qui a mis à l'honneur son dernier opus (huit titres joués) mais également son prédécesseur à travers six morceaux de "Legacy". Assurément, Myrath est passé dans la cours des grands et ce concert l'a démontré clairement. (Yves Jud)

AGENDA CONCERTS – FESTIVALS

Z7 (Pratteln à côté de Bâle-Suisse – www.Z-7.CH)

AIR-CHANGE + SEVI + HARDLINE : samedi 12 septembre 2020

FREEDOM CALL + PRIMAL FEAR : mardi 15 septembre 2020

SERUM 114 + MEGAHERZ + HÄMATON : vendredi 18 septembre 2020

SHAKRA : samedi 19 septembre 2020
VII ARC + BENEATH MY SINS + AS I MAY + SEMBLANT : jeudi 24 septembre 2020
THE WILD ! + TAKIDA : vendredi 25 septembre 2020
THE PINEAPPLE THIEF : mardi 06 octobre 2020
TWILIGHT FORCE : lundi 12 octobre 2020
FIDDLERS GREEN : vendredi 16 octobre 2020
CHRIS THOMPSON : dimanche 18 octobre 2020
MACHINE HEAD : mercredi 21 octobre 2020
ARENA : dimanche 25 octobre 2020
LACRIMAS PROFUNDERE + MONO INC. : lundi 26 octobre 2020
THUNDERMOTHER : mercredi 28 octobre 2020
AXEL RUDI PELL : vendredi 30 octobre 2020
CLAWFINGER : samedi 31 octobre 2020
JOHN LEE'S BARCLAY JAMES HARVEST : mercredi 04 novembre 2020
W.A.S.P. : samedi 07 novembre 2020
LAZULI : lundi 09 novembre 2020
DORO : mercredi 11 novembre 2020
RHAPSODY OF FIRE : samedi 29 novembre 2020
MICHAEL SCHENKER FEST : vendredi 11 décembre 2020
DEAF RAT + REACH + H.E.A.T : lundi 21 décembre 2020

AUTRES CONCERTS :

JAMES DIXON + SEASICK STEVE : jeudi 10 septembre 2020 – La Laiterie – Strasbourg
CHAPELIER FOU "SOLO" : dimanche 26 septembre 2020 – La Laiterie - Strasbourg
EVANESCENCE+WITHIN TEMPTATION : dimanche 27 septembre 2020-Hallenstadion-Zurich (Suisse)
HELLOWEEN : mardi 29 septembre 2020 – Samsung Hall – Zurich (Suisse)
DEATHSTARS : vendredi 09 octobre 2020 – Plaza – Zurich (Suisse)
SHAKRA + GOTTHARD : samedi 17 octobre 2020 - Kongresshauss – Bienne (Suisse)
EPICA + APOCALYPTICA : mercredi 21 octobre 2020 – Komplex 457 – Zurich (Suisse)
SHAKRA + GOTTHARD : samedi 24 octobre 2020 – Stadthalle – Sursee (Suisse)
THE BLACK CROWES : lundi 09 novembre 2020 – Samsung Hall – Zurich (Suisse)
SHAKRA : samedi 14 novembre 2020 – Le Grillen – Colmar
ORPHANED LAND : vendredi 27 novembre 2020 – Le Grillen - Colmar
BEYOND THE BLACK + AMARANTHE : lundi 30 novembre 2020 – Komplex 457 – Zurich (Suisse)

Remerciements : Eric Coubard (Bad Réputation), Norbert (Z7), Danne (Nuclear Blast), La Laiterie (Strasbourg), Sophie Louvet, Active Entertainment, Season Of Mist, , Edoardo (Tanzan Music), Stéphane (Anvil Corp), Olivier et Roger (Replica Records), Birgitt (GerMusica), WEA/Roadrunner, Starclick, AIO Communication, Good News, Dominique (Shotgun Generation), Musikvertrieb, Him Media, ABC Production, Véronique Beaufils, Send The Wood Music, Matt Ingham (Cherry Red Records), Andy Gray (BGO) et aux groupes qui nous ont fait parvenir leur cd. Merci également aux distributeurs : Fnac (Mulhouse, Belfort, Colmar & Strasbourg), La Troccase (Mulhouse), L'Occase de l'Oncle Tom (Strasbourg), Engrage (Saint-Louis), Nouma (Mulhouse), Tattoo Mania Studio (Mulhouse), Z7 (Pratteln/Suisse), Studio Artemis (Mulhouse), les bars, Centre Culturel E.Leclerc (Altkirch, Issenheim, Cernay, Hirsingue), Cultura (Wittenheim), Cora (Wittenheim), Rock In Store (Cernay), Les Echos du Rock (Guebwiller)...

Toujours des gros bisous plein d'amour à ma femme Françoise et à notre fils Valentin. Merci pour leur soutien et leur amour qui m'aident à continuer à vous faire partager ma passion. (Yves)
yvespassionrock@gmail.com heavy metal, hard rock, rock progressif, rock sudiste, blues rock, AOR, rock gothique, métal atmosphérique jeanalain.haan@dna.fr : journaliste (Jean-Alain)
jacques-lalande@orange.fr : fan de métal